

## **p. 10-35 La résidence du home La Promenade**

Remonter les rues vues de la baie vitrée comme on remonte le fil des souvenirs. S'ancrer dans le présent comme on se replonge dans le passé. Les résidentes nous font vivre Delémont au temps de leur insouciance, de la seconde guerre mondiale mais aussi des premières amours.

## **p. 36-49 Le Centre d'Accueil et de Formation pour les Femmes migrantes**

De leur arrivée à Delémont, à leur famille éloignée, à ce pays inconnu, à cette langue qu'elles maîtrisent peu, les dames nous promènent à Delémont, comparent, s'enthousiasment ou se moquent avec leurs mots simples et percutants.

## **p. 50-69 L'Ecole de Culture Générale**

De passage, des rêves plein la tête et une vie à 100 à l'heure, les élèves prennent le temps de s'arrêter un moment et de regarder vraiment. Ils nous livrent leurs observations et leurs interprétations.

## **p. 50-69 L'Atelier libre**

Motivés par l'envie de participer à cet exercice, les participants libres sont venus de toute la Suisse romande. De l'enjolivement du souvenir à la confrontation de la réalité, inspirés par un lieu particulier, une sensation particulière, ils ont laissé leur plume s'exprimer jouant avec les mots, la typographie et même la réalité.

Tous offrent à la ville de Delémont un éclairage nouveau, varié et coloré. Nous espérons que vous prendrez autant de plaisir à découvrir ces textes que nous en avons eu à réaliser ce projet.

Bonne lecture!

**« Il faudra bien, un jour, que je commence à  
me servir des mots pour démasquer le réel,  
pour démasquer ma réalité. »**

Georges Perec

Dans mes souvenirs, il est absolument impossible d'y commander un thé avec fruit. La soirée tue inamoviblement la qualité et ne goûte qu'à l'humour grivois. Les bureaux y sont solitaires. Les soirs sont gais. Un bruit de train - cause pure de temps à autre l'atmosphère. Parfois on va de jéré à après le gommage d'un billet de loterie.

A midi et le soir, des odeurs de pages virgules se mélangent à celles de l'air et de l'air de la soirée.

On doit souvent avec un... se dit que c'est glauque... absolument jamais... d'y commander un thé avec melon. Mais que la première dépitée de --

© et l'œuvre.

# Ecrire la ville

*Introduction  
par Amandine Waller  
coordinatrice du projet*

Dans le cadre de la Semaine de la langue française et de la francophonie 2015, les collaboratrices de Cours de Miracles et des Assortiments ont proposé le projet Ecrire la Ville, alliant observation et écriture. Inspiré de Tentative d'épuisement d'un lieu parisien de Georges Perec (1982, Editions Christian Bourgeois), le projet s'est déroulé dans différents lieux de la ville de Delémont, avec l'ambition de décrire la banalité de l'espace urbain, les lieux communs de la vie de tous les jours et les routines de la perception ordinaire.

Qu'y a-t-il donc à dire de ce que qui se donne comme anodin, voire insignifiant? Quel intérêt peut-on trouver à observer les faits et gestes des gens qui n'ont en apparence rien de surprenant, d'exceptionnel ou d'exemplaire? Comment rendre compte de ce qui est tellement familier qu'on ne le remarque même plus?

S'arrêter, s'installer, observer, retranscrire, exprimer.

Poser le regard de personnes qui habitent ici depuis toujours, qui viennent d'y arriver, ou qui n'y sont que de passage. Poser leurs mots imprégnés de leur histoire, de leur envie, de leur culture.

Huit ateliers d'écriture ont été ainsi conduits dans la ville de Delémont en janvier 2015. Antoinette Rychner et Blaise Hofmann, deux auteurs professionnels, ont impliqué dans l'exercice avec 18 étudiants de la classe 2D de l'Ecole de Culture Générale, 10 dames du Centre d'Accueil et de Formation pour Femmes migrantes (CAFF), 10 résidentes du Home La Promenade de Delémont et 12 participants libres.

Les lieux d'observation ont été très divers: introspectif pour les résidentes du Home tout en contant les changements de la ville vus de la baie vitrée de leur salle d'animation; une observation directe dans le quartier de la gare et la vieille ville pour les étudiants et les participants libres; une observation basée sur les impressions et ressentis de la ville pour les dames du CAFF. Chacun a écrit ou dicté un texte sorti de ses observations, de son imagination, de son vécu, des textes simplement descriptifs, comme le sont ceux de Georges Perec, ancrés dans le réel et d'autres laissant libre cours à l'imaginaire.

Du 16 au 21 mars, dates officielles de la Semaine de la langue française et de la francophonie 2015, certains de ces textes ont été publiés dans le Quotidien Jurassien, d'autres ont été lus par Joëlle .... dans l'Oasis sur RFJ. Une troisième sélection, lue par les comédiens Antoine Le Roy et Norina Messer, a été mise en ondes puis diffusée par GRRIF.

Le photographe Augustin Rebetez a capturé les moments forts des participants en action et a apporté au projet son propre regard d'observateur.





# Home la Promenade

*Marguerite Berdat*

*Nelly Erard*

*Rose-Marie Fleury*

*Georgette Gédât*

*Christa Gressey*

*Annie Mercay*

*Ida Ludwig*

*Lucienne Luraschi († le 4 mars 2015)*

*Sœur Dorothée Lovis*

*Yvonne Vuillemin*

# Cher, Chère,

Delémont  
le 29 janvier 2015

Chère Sophie,

[\*]

Aujourd'hui, tu verrais la Vieille Ville de Delémont, elle n'a pas changé. Les bâtiments ont gardé leur charme. On n'ose toujours pas changer une fenêtre, ni même en construire une sur le toit.

La maison Leboeuf, la nôtre, a maintenant 400 ans. Tu te souviens, depuis le grenier, on pouvait aller jusqu'au restaurant La Fleur de Lys, au bout de la rue. Papa y mettait ses bonbonnes de 25 litres de kirsch. Un jour, un ouvrier du voisin coiffeur lui avait tout volé...

Depuis ma fenêtre, je vois le Raimeux. Tous les enfants du quartier allaient y faire des pique-niques, c'était un sacré commerce: des cervelas, du fromage et du sirop (on prenait l'eau là-haut). Le Raimeux n'a pas changé.

Par contre, le pont qui mène à Châtillon n'existait pas du temps où nous allions donner des coups de main aux cousins pour les betteraves. Nous y allions à deux sur un vélo, je conduisais. Un jour, j'en revenais avec le frère, c'était pendant la guerre. On ramenait à la maison du lait et du pain, c'était du marché noir. Un gendarme nous avait arrêtés. Il nous avait dit... «Rentrez vite vous reposer». Nous avions eu chaud.

Derrière le château, tu te souviens, il n'y avait que des champs pour les foins. Maintenant, de l'autre côté de la Birse, c'est que des immeubles.

Le frère est à l'EMS à Yvonand, il ne peut plus marcher. Je lui ai envoyé un paquet de 500 grammes de Lindt et des pralinés à la damassine de chez Lauber. Il a dû les recevoir aujourd'hui. La Poste, c'est des voleurs: 7 francs pour le colis! C'est des voleurs sans en avoir l'air. Tu te souviens, avant, ça coûtait pas la moitié...

Allez, je t'embrasse,

Ida

[\*] Montage réalisé à partir des textes  
de: Georgette Guédât, Ida Ludwig,  
Nelly Erard, Yvonne Vuillemin

Chère Jeannine,

[\*]

Je t'écris depuis le home de Delémont, la Promenade. J'y suis bien. Installée dans un petit studio, j'ai tout ce qu'il faut: une télévision, un ordinateur et figure-toi que je me suis même remise à la peinture. Tout ce matériel prend énormément de place dans ma chambre, mais cela faisait 15 ans que je n'en avais pas refait! J'aime bien. Normalement, j'écris à l'ordinateur, je cherche des informations. Depuis que je suis à la retraite, j'apprends énormément avec cet outil et cela occupe mon temps. Pout tout t'avouer, j'y passe parfois même un peu trop de temps. Aujourd'hui, je pense à toi ...

(...)

J'espère que tu te portes bien, je me réjouis de te voir et t'adresse mes meilleures pensées.

Vony

Salut Maman et Papa,

[\*]

Les maisons de Delémont ont changé. Il y a une autoroute avec beaucoup de voitures. Maintenant il y a moins de neige. Il y a plus de chevaux dans les champs que dans la ville de Delémont.

Nelly

Chère Maman,

[\*]

Aujourd'hui, à Delémont, il y a beaucoup de voitures. Beaucoup de trafic. Tout le monde a une voiture, ou à peu près, parfois il y en a deux. Les gens ont besoin d'une voiture pour aller travailler. C'était pas comme ça avant. Les gens qui travaillent à Delémont, certains habitent à Vicques ou à Moutier. Contrairement à mon petit-fils qui habite à Delémont mais travaille à Berne.

(...) A Vicques, ça a changé aussi, ils ont tiré l'Eglise vers le bas. Ma fille habite à Rossemaison, tout en haut. (...) Depuis ici, je vois aussi le Château, où ma fille travaillait en tant qu'institutrice et ma petite-fille aussi: Cécile et Réjane.

Je t'embrasse bien tendrement maman,

Georgette

Chère Marie-Thérèse,

**Christa Gressly**

Tu te souviens quand on allait à l'école? Et que tu me donnais du pain de paysan, fabriqué à la ferme de tes parents? On t'appelait «La Bidou» (du nom de famille Biedermann, Ndlr), mais moi je t'appelais «La Marie». Je passais te chercher à la ferme, la 2ème depuis chez moi. Tu sais, depuis ici, je suis contente de retrouver le même coup d'œil. Ça n'a pas beaucoup changé, je retrouve l'Eglise qui domine, à côté le Château où on a été à l'école, avec la grand place, et la cour. Sur le côté, c'était l'école de couture et de cuisine. On aimait ça parce qu'on recevait des petits pains au lait.

La nature, le paysage non plus n'ont pas changé. On devine Rossemaison, le patelin. Dans l'autre sens, on descendait sur Courrendlin, Moutier. Jusqu'à Courrendlin on allait à pied. Question de rôder... on avait l'impression d'être allées je sais pas où...

Et puis l'hiver (y avait de la neige en ce temps-là, de la glace!) depuis la Haute Borne, on descendait en luge jusqu'à la gare. Il y avait un plat à la place de l'Hôtel de ville, et on prenait la suite au Cras du Moulin, toujours en luge. On faisait le bob: y en avait un qui était devant à plat ventre, et qui crochait la luge de derrière avec les pieds, et ainsi de suite. On avait plus de neige que maintenant, et ça durait plus longtemps. Pis les chasse-neige, ça marchait pas comme maintenant.

C'était une époque où on était contentes, heureuses. Et ça n'a pas changé, ce trajet. C'est resté le même. Ce coup d'œil, on peut pas le changer.

(...) Quand on nous demandait où on habitait, on disait pas la rue (Chemin de la Louvière), on disait: «Là-haut». Quand je repasse devant ma ptite maison blanche, qui existe toujours, je revis toute l'époque, le chemin de l'école.

On a voulu la racheter, cette maison, mais on n'avait pas les moyens. Mon père travaillait à la Warteck. Il a pu trouver un appartement tout près, au National, à la route de Bâle, il y avait des logements au dessus du restaurant.

On était bien. Je me sentais bien partout. J'étais pas triste de quitter cette ptite maison. C'était la campagne, là-haut. Maintenant je verrais les choses autrement. Mais à l'époque, le principal c'était d'être proche des commerces, de la ville.

Tu te souviens, la ferme concurrente, celle où habitait Elsa. Elle devait s'occuper de son frère paralysé, rester à la maison. Il avait passé vingt ans, mais ne pouvait pas parler. Il était dans son lit.

On s'est amusées avec Elsa! On jouait, on se déguisait. On imaginait qu'elle était un homme - d'avoir vu un film ou deux, on avait vu des histoires d'amour, on jouait à ça. Comme ça, ça faisait plus rien à Elsa de devoir être auprès de son frère. Tout en étant vers ce frère, tout en lui offrant un peu d'animation, à lui qui pouvait pas bouger, on s'amusait. On s'est vraiment bien amusées. C'est là que je me rends compte l'imagination qu'on peut avoir quand on est gosse...

Tu te souviens quand on est devenues jeunes filles? Les premières règles, c'était tellement nouveau! Avec toi, qui devenais comme moi une jeune fille formée, on pouvait parler de bon ami, mais pas avec ma sœur qui était encore une gamine.

C'était aussi l'époque de la guerre. Au National et dans les hôtels il y avait des militaires, des gradés. Nous, de les voir, on se faisait du cinéma. On était toutes fières de discuter avec eux, mais eux nous parlaient comme à des gosses.

Chère Marie-Thérèse,  
Je garde de bons souvenirs de mon adolescence.  
Quelle imagination! Ça ne coûtait rien.  
Je t'embrasse,

Christa







Mon très cher Papa,

**Christa Gressly**

Tu n'es plus là, mais permets-moi de te parler de ce jura que tu as tant aimé. Tu l'as découvert lors de ton école de recrue en 1914. Tu as parcouru les frontières de Beurnevésin à Lucelle.

De ce temps-là, il reste des fermes de paysans. L'industrie s'est développée considérablement. Aujourd'hui, ce qui est resté le même c'est l'esprit frondeur et enjoué des jurassiens. Quelle différence d'avec le canton de Fribourg, plus réservé.

Il s'est bâti aux alentours de la ville de Delémont de nombreux commerces. La vieille ville est restée fidèle à elle-même, avec ses toits pointus, son château, son musée, ses restaurants et ses guinguettes presque porte à porte.

Sur la colline d'en face, Rossemaison entasse ses maisons près les unes des autres. On pourrait penser qu'ils ont froid. Mais Montchaibeux le protège avec un drap de neige aux alentours.

Les routes se sont agrandies et sont mieux entretenues. Les véhicules de tous genres parcourent aisément ce réseau routier moderne.

J'oubliais le Vorbourg où tu t'es marié avec maman. De là-haut, le paysage est unique: des collines soleuroises aux contreforts des Rangiers, on y voit presque la moitié de ce petit canton plein de promesses.

Je le sais, tu le vois encore dans son nid de verdure. Je t'en rappellerai encore plus la prochaine fois.

Je t'embrasse bien fort, mon petit Papa chéri

Annie

Chère Jeannine,

**Yvonne Vuillemin**

... Aujourd'hui, je pense à toi et j'ai envie de te faire part, par écrit, de différents souvenirs de neige, de froid, de Neuchâtel, de danse et d'eau qui me passent par la tête.

Dans les années 1935, je me souviens que nous montions en funiculaire depuis Neuchâtel jusqu'à la montagne de Chaumont. Puis nous redescendions en luge jusqu'au lac en traversant la ville. On avait pas de combinaison de ski, on était équipé de bas tenus par un élastique - on appelait cela des tailles.

A Neuchâtel, quand j'étais une jeune fille, on allait faire «Les Quais», comme on disait. On se promenait le long des quais fleuris pour faire des rencontres, pour bavarder et boire un verre sur une terrasse. Puis on allait danser. C'était le meilleur endroit pour faire des rencontres, se tenir un peu et avoir un contact. Mais il y avait un grand respect de l'autre. J'ai pu y aller très tôt, car mon grand frère plus âgé que moi (8 ans de plus) m'y emmenait. C'est à la maison, avec mon papa et mes frères que j'ai appris à danser. Pour la musique on tournait le bras du gramophone. A mon avis, aujourd'hui ce n'est plus de la danse, mais de la guignolerie.

Je me souviens d'un hiver durant lequel il faisait si froid - moins 15°C, selon mes souvenirs en 1955. J'accompagnais souvent ma fille qui faisait du patinage artistique, nous étions les seules. Elle sur la piste et moi au bord, grelotante. Cette année là, le lac était aussi gelé, l'hiver et le froid s'étaient solidement installés.

En te parlant du lac, j'ai un autre souvenir mémorable. Une fois sur le lac de Neuchâtel, un beau dimanche ensoleillé, nous voulions aller à Portalban. Le bateau arrivait sur Cudrefin et on s'est arrêté là. Imagine, le lac s'est agité d'un coup, les vagues étaient si grandes, si fortes que les chaises du bateau passaient par dessus bord. J'ai fait plusieurs croisières dans ma vie, mais je n'ai jamais revécu tant d'effroi!

A Delémont, je m'y plais beaucoup parce que la ville me rappelle le Neuchâtel de mon jeune âge. A présent la ville de Neuchâtel s'est trop développée, elle est trop grande, les gens ne se connaissent plus, elle s'est trop modernisée avec ces routes et ces tunnels partout. Avec ces tunnels, les plus belles choses ne se voient plus, le lac, les montagnes! Moi je te dis qu'il auraient du construire des ponts!

Voilà, chère Jeannine, quelques nouvelles. J'espère que tu te portes bien, je me réjouis de te voir et t'adresse mes meilleures pensées.

Vony



# Je me souviens

14:00  
13 janvier 2015  
Temps clair

## Marguerite Berdat

Je me souviens... de ma grand-mère. J'étais petite quand elle est morte. Elle avait un chat qui allait toujours sur son lit. Le jour où elle est morte, le chat l'a vu et il est allé mourir au fond de l'escalier. C'est ma mère qui l'a trouvé.

... des belles veillées qu'on avait le soir l'hiver au coin du feu de bois. On chantait beaucoup chez nous. C'était surtout mon papa qui nous apprenait des chansons. Le dimanche après le repas, on chantait en faisant la vaisselle. On était cinq filles. C'est là que j'ai appris chanter. Parfois, avec mon papa, on dansait. C'était un valseur formidable. (on était 5 filles, il nous a appris aux cinq).

Je me souviens du temps de la guerre. Il fallait vraiment ménager. On avait les points pour le lait, le beurre, la viande. Ceux qui étaient pas nombreux, s'ils avaient trop de points, ils échangeaient. Nous on avait de la chance, on avait un voisin paysan, il nous donnait encore un peu de lait, il fallait pas qu'on nous voie.

Je me souviens de l'école secondaire de Delémont. On est encore huit de la classe, on se retrouve la semaine prochaine. Y avait l'allemand, l'anglais, on pouvait prendre le latin si on voulait. C'était différent, plus poussé que la primaire. Je garde un bon souvenir. C'était encore que des filles, les garçons étaient en haut, au collège.

Je me souviens que toutes mes vacances d'été, je les passais dans les Franches-Montagnes, au Noirmont chez ma marraine. Ça c'était magnifique. Parce que j'ai tout fait, tous ces pâturages en descendant jusqu'à la frontière. Tous les jours on allait promener. Le papa de ma marraine (on disait « mon oncle ») était champignonneur. Il avait toujours un grand mouchoir dans la poche pour les ramasser. Les noms des champignons m'intéressaient pas, j'aimais mieux les manger. Ma tante faisait de casseroles, tout bien rôti, oh c'était bon ça.

## Ida Ludwig

### surnommée L'Ida du Bœuf, 97 ans

Je me souviens que quand mon père allait à la chasse, le premier jour on était tous sur les dents. Un devait courir après le fusil, la canne... Enfin mon mari quand il a dit qu'il voulait aller à la chasse, je lui ai dit: tu peux aller, mais moi je bouge pas!

Oh! Je me souviens... il y avait carnaval, on faisait carnaval quand on était gosses, hein. C'était toujours une fête importante, encore maintenant d'ailleurs. Ma sœur a marié un Appenzellois, elle avait encore des costumes pour mon neveu et mon fils qu'avaient plus ou moins le même âge, alors ils étaient les deux en costume d'Appenzellois. On les avait aussi faits en ramoneurs, on faisait les costumes nous-mêmes. Les enfants ils aiment ça, ils aiment se déguiser.

Quand c'était Noël, on avait une salle avec de larges rebords de fenêtres, alors pour dire la poésie, les enfants montaient dessus et c'était comme une scène.

(...)

On avait un jardin à Courcelon, c'est mon père qui plantait, alors on avait des framboises. Fallait aller cueillir des haricots, mais tout le village de Courroux allait se servir là. Il y a le caissier communal, quand je suis allée à la commune de Courroux, je sais plus pour quoi, il m'a dit: «Oh, on s'est bien servi dans le jardin de ton père!»

Je me souviens qu'on travaillait beaucoup, on n'a jamais chômé. J'avais fait l'examen d'infirmière, à l'Ecole de la Source à Lausanne, et puis j'avais réussi parce que ce n'était pas si exigeant que maintenant. Mais, quand c'était le moment de payer, mon père il a dit: «On a du travail à la maison». Cela m'aurait plu, infirmière. J'avais été avec une amie et elle a fait l'école. Les robes des jeunes filles devaient être à tant de centimètres du sol. Elle a travaillé wà Montana, il y avait les gens atteints de tuberculose. Elle est restée jusqu'à sa retraite, puis elle a bâti un beau chalet au-dessus de Montana. On y est souvent allés avec mon mari, elle avait la place, puis je faisais à manger et elle était contente.

Je me souviens quand on allait en vacances, ma mère nous mettait dans le train à Bâle, et puis on avait un drapeau suisse, on allait jusqu'en Allemagne, alors on demandait au chef de train, ou à une religieuse, il y en avait souvent dans le train, si on était bientôt arrivé. Comme les gosses sont! Puis il y avait ma tante quand on arrivait, on sortait nos drapoux, on descendait notre valise, parce-que là il y avait les quais, vous ne pouviez pas aller sur le quai sans ticket, alors elle nous attendait de l'autre côté. Et puis, elle nous gardait six semaines, elle n'avait pas d'enfant. Elle était couturière, eton a tout eu étant gosses: des manteaux de bain, des robes de chambre, des trainings, des costumes de ski, c'est tout ma tante qui les faisait. On était habillés, c'est vrai, c'était presque gênant par rapport aux autres enfants.

J'ai passé 80 années au restaurant du Bœuf à Delémont, je pourrais écrire un livre sur les clients! J'étais la patronne. Comme patronne du restaurant, je connaissais tout le monde, forcément. Autant les politiciens que le reste.

Il y a 80 ans qu'on fait le même menu, mais maintenant il ne fait plus de soupe à la viande, plus personne n'en mange. Le menu c'était: de la soupe à la viande, avec la viande et les légumes, de la purée, du ragoût de veau, de la salade, ça il y en a encore à la carte, et cela marche toujours! La fondue on en faisait moins, cela paraissait un peu un luxe.

C'est d'abord ma mère qui a fait la cuisine puis moi. Ma maman elle a beaucoup travaillé. La cuisine, elle n'a pas changé. A part une machine à laver, une machine pour couper des légumes, mais autrement, on avait changé le potager, il a quatre gaz, deux électriques, un chauffe plats, un four pour lequel on doit se mettre à plat-ventre pour le nettoyer. Quand on achetait une machine, on regardait que ceux qui pouvaient la réparer soient tout près. Pas comme ici, où lorsque la machine à café est en panne, le réparateur est à Genève. Ça je ne comprends, moi!

Je me souviens qu'on avait toujours une employée de maison parce-que l'on avait encore des chambres. Maintenant, il y a toutes des chambres avec toilettes, télévision et douche. Mais dans le temps c'était la Passade: les gens arrivaient à Delémont, et s'ils ne savaient pas où aller, ils allaient à la Passade. Ils pouvaient loger là pour 20 centimes, la nuit. Alors comme on pouvait entrer par trois endroits au Bœuf, les personnes entraient derrière et ils allaient dormir mais ils ne payaient pas. Alors ma maman, elle y a mis de l'ordre. Pour les paillasses dans les matelas, j'avais un oncle qui venait au marché, chaque samedi elle les chargeait, puis elle brûlait tout. Puis on a séparé. On a fait quatre chambres.

Je me souviens qu'il y avait les cervelas qui disparaissaient, et je me disais toujours: Mais, c'est l'employée qui les pique? Ce n'est pas normal! Et puis je suis tombée dessus. L'Herbert prenait des cervelas, l'après-midi de congé, qu'ils allaient rôtir tout le quartier là-haut, mais lui il prenait les cervelas, mais il ne disait rien. L'Herbert, il ne s'est jamais embêté. Il faisait le cirque dehors. ▷



fallait toujours lui courir après. Oh ! Et puis mon frère était acheteur en vin, alors on allait souvent en France avec lui. Puis on allait manger, puis il y avait toujours du fromage au dessert. Mon mari, il disait toujours : « Je n'en veux pas », mais quand ils arrivaient avec le plateau, il en voulait. Oh ! Mais cela me rendait furieuse.

Je me souviens que la première fois que l'on est allé dans un des ces restaurants étoilés on avait commandé du canard et moi j'aime les cuisses, alors, je me réjouissais, le serveur a découpé le canard devant nous, et puis, il a donné que les beaux morceaux, les cuisses, je ne les ai pas vues. Les cuisses il les a reprises !

Mon mari, il prenait toujours un couteau de poche et il devait le montrer à la douane, puis il l'oubliait chaque fois. Il a au moins perdu six couteaux !

Cela va faire quatre ans le mois prochain que je suis au home. (...)

Dans ma chambre, il y a un cadre, c'est une aquarelle, c'est un ami de mon beau-père qui a peint cela. Ce sont des canards sauvages sur un lac. C'est une aquarelle couleur jaune, c'est une belle couleur. Alors je suis au lit, je regarde cela et je me souviens de cet endroit. On y était allés, c'est à la frontière entre l'Autriche et la Pologne.

Je me souviens de beaucoup de choses, même que je suis si vieille ! Je ne pensais pas devenir si vieille, mais maintenant, j'ai le temps de penser. Je prie même des fois, ce que je ne faisais jamais.

L'Herbert, mon fils, il avait des sandales. Au fond du jardin, il y avait une rivière, il y est allé et il est revenu il n'avait plus rien qu'une sandale. Mon père, il lui dit : « Mais où est-ce que tu as la sandale ? » et l'Herbert a répondu : « Mais j'ai voulu voir comment elle nageait et j'ai pas pu la rattraper ! » Ça c'est bien de lui !

Mes garçons, ils ont quand-même eu une jeunesse bien, parce que mon père était encore là, il avait ce jardin à Courcelon et puis il traînait tous les gosses du quartier avec, hein !

Oh... Puis y avait mon oncle, il habitait chez nous. Le mercredi des Cendres, il part au travail, nous on venait de fermer, il revient puis il nous dit : « Nom de Dieu ! », il jurait comme un pâtier, je lui demande : « Mais qu'est-ce que tu as ? » Arrivé près de la banque, il a vu qu'il avait deux sortes de souliers.

(...)

Mon mari il travaillait à la commune aux Services industriels. Je me souviens qu'ils avaient leur bureau une maison plus loin que le Bœuf. Puis le matin de la foire, je descendais, puis j'attendais devant l'escalier. Au bas de l'escalier, il y avait un type, qui me dit : « Bonjour, vous n'auriez pas un mètre ? ». Puis, je me suis dit : Oh ! Mais celui-là, cela doit être de nouveau un de ces nouveaux du poste de police, les emmerdants qui demandent toujours quelque chose. Bon, j'ai été chercher le mètre, et puis c'était mon mari ! (rire) Mais je n'ai jamais connu mes beaux-parents, ils étaient décédés, d'ailleurs, ils venaient de Tchécoslovaquie, mais c'était l'Autriche. Mon beau-père, il avait été à la guerre, alors qu'il n'aurait même pas dû aller. Mon mari, il était de 1913 et ma belle-sœur de 1914.

Mon mari, il était gentil, il disait toujours : « C'est toi qui porte les pantalons ! ». Moi j'aimais bien voyager et lui il me suivait. On a été au Japon, en Chine, en Amérique et en Haïti, c'est le pays le plus pauvre que j'ai vu. Quand on avait le restaurant, ma cousine venait, c'est elle qui gardait le restaurant, pour 15 jours cela allait. Bon, les enfants étaient déjà grands. Mon mari quand on partait, il ne s'occupait de rien. Et puis en voyage, il marchait où il voulait, il

**Nelly Erard et Lucienne Luraschi**

(Nelly) Je me souviens... Y avait André, y avait Georges, puis Claude... Ils avaient tous un métier. L'un a appris son métier d'électricien à Moutier. Les autres travaillaient dans les usines. Un autre était maçon. Et un carreleur, pour mettre les « planelles » dans les maisons. C'était pénible, ils gagnaient pas tellement, payaient plus d'impôts qu'ils gagnaient.

...j'avais pas le temps pour lire, écrire. On travaillait jusqu'au milieu de la nuit.

(Lucienne) Je me souviens, quand j'allais voir papa à l'hôpital de Berne. C'était la journée des larmes.

Je me souviens d'avoir joué à cache-cache avec les copains et copines.

(Nelly) ... on avait des lanternes, des bougies. Protégées contre la flamme, pas que ça prenne feu. Y avaient que ça dans le temps, les paysans.

Je l'ai vécu ce temps-là. J'aidais à la maison.

...j'étais avec mes parents pour les aider.

...mon père travaillait avec les chevaux, à Schercenet, après Soubey.

...Après, mon père est mort. J'ai dû aider ma mère, elle avait du job, on était deux jumelles.

...Mon père est mort d'une attaque. Le jour de Noël. Je me souviens toujours.

(Lucienne) Je me souviens le dimanche, je mettais ma robe blanche.

(Nelly) J'ai jamais habité Delémont. Mais j'ai été servante ici. Une femme, elle a voulu que j'aie faire son ménage, parce qu'elle pouvait plus marcher. J'allais faire ses courses. Elle était contente de moi. J'étais pas encore mariée, j'avais 15 ans, 15 ans et demi, j'allais sur seize. J'ai été 2 ans, puis elle a été hospitalisée.

Elle avait deux fils, ils vendaient des meubles. Ça s'appelait « Georges Rais ». La fille était au Tessin, elle avait un bar. C'était les années 30, 40. C'était en ce temps-là, peut-être que maintenant ils sont tous vieux.

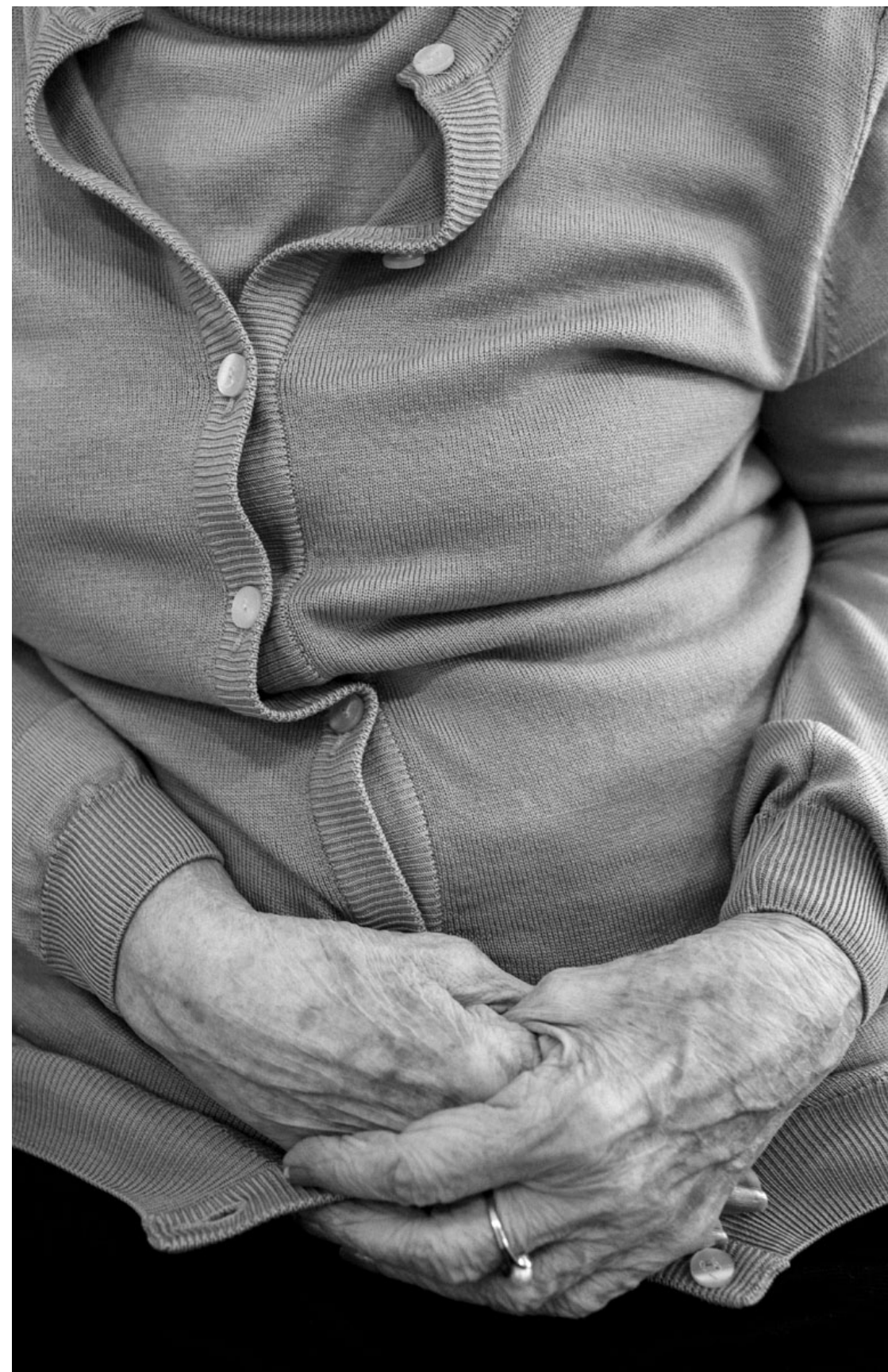
(Lucienne) Je me souviens d'être tombée du tram, mais c'est pas cette fois-là que je suis morte.

(Nelly) ... La guerre est venue finie, les militaires étaient plus en service. Mon mari a fini le service, on s'est mariés. Ça a fini comme ça.

J'étais de 3 ans plus jeune que lui.

Mon mari a repris sa place en usine, l'usine Petermann à Moutier.

...je me souviens d'en bas sur le Doubs. Là où on ramassait les mûres. Il y avait pas de vers dedans. On partait le matin de bonne heure... On en a fait, des confitures.





[\*]

Montage réalisés à partir des textes  
de: Georgette Guédât (colonne de  
droite), Christa Gressly (gauche)

[\*]

Je me souviens, pendant la guerre, j'allais avec des bidons  
demander les restes de soupe de l'armée. J'étais fière de  
ramener les bidons à ma famille.

Les patates, on allait les vendre à Moutier, deux fois par  
semaine. Quand on les avait vendues, on rentrait. Une  
remorque, un cheval, 200 kilos de pommes de terre.  
Une heure et demi. Depuis Vicques, via Courrendlin et Moutier.

Je me souviens quand je courais en bas le Cras du Moulin.  
De ces hivers où on dévalait en sac poubelle! Dans ma  
tête c'est comme si c'était hier!

Je me souviens de ma mère Julia qui donnait des sous à  
mon père pour l'apéro le dimanche, après la messe.  
Des vaches, de la laitière deux fois par jour.  
Mon père, un bon type, il ne jouait pas avec nous.  
Il faisait son travail.

Je me souviens de la première fois où j'ai acheté mes tout  
premiers chaussons de danse. Je me souviens quand ma  
maman m'aidait pour l'échauffement de danse classique.  
Des merveilleux moments passés en sa compagnie.

Je me souviens d'un instituteur, Schaffter Paul, très sévère,  
il y avait trois classes en une seule, il donnait du travail  
aux uns et allait vers les autres.

Je me souviens d'Isabelle, surnommée « la plus belle »,  
la plus jeune, celle avec qui je m'entendais le mieux, on  
gardait les vaches, puis ils ont fait des barrières.

Je me souviens à 17 ans, la Suisse allemande, on frottait le  
parquet avec la main et la paille de fer, à Laufen. Une belle  
et grande église. Je ne parlais pas allemand; ils parlaient  
tous français, je leur enseignais le français.

Je me souviens du mariage à l'Eglise de Heiziden, près de  
Bâle, du garçon d'honneur, de la parenté comme témoins.

Je me souviens quand j'étais modiste pour chapeau de dames.

Je ne me souviens de rien. La vie est belle.  
Profitez de votre jeunesse.

**Annie Merçay**

Je me souviens d'avoir découvert la Grande Ourse  
je me souviens d'une bataille de boules de neige avec mes frères  
je me souviens d'un obscurcissement de soleil, une éclipse  
je me souviens d'une course de montagne au Moléson  
je me souviens des habitants de mon village  
je me souviens d'un champ de narcisses  
je me souviens d'avoir vu passer le zeppelin en 1939  
je me souviens de notre première radio  
je me souviens des grandes chutes de neige de 1936  
je me souviens d'avoir été punie à l'école à cause de mon bavardage  
je me souviens de mon année passée en Suisse allemande  
je me souviens d'un spectacle à l'opéra de Zürich  
je me souviens des joyeux feux de camp scouts  
je me souviens d'une première rencontre masculine amicale  
je me souviens de notre union  
je me souviens d'un voyage du Havre aux Etats-Unis, sur un paquebot  
je me souviens du Rock-Feller center à New-York  
je me rappelle de la naissance de notre fils aîné  
je me souviens des bords du lac de Bienne  
je me souviens de l'île St Pierre où a vécu J.J Rousseau  
je me souviens d'une course en hors-bord agitée  
je me souviens d'une douce soirée en famille autour d'un feu de cheminée





# Cher, Chère 2,

Delémont  
le 29 janvier 2015

Ma chère sœur Ruth,

Je t'écris aujourd'hui pour te dire que ce matin il a neigé comme dans le temps passé. Je t'écris depuis le home en face d'une vue formidable sur la vieille ville. Il faut froid, beaucoup de fumée s'échappe des toits. A part les couleurs des murs qui ont été peints en jaune, en rose, etc., rien n'a changé, les bâtiments sont toujours pareils...

(...) Il y avait les Schmidt, c'était un magasin de ménage, à côté, il y avait le Lachat qui vendait des vélos, à côté il y avait la boulangerie Hugui, le Schmoll. C'était un juif, qui comme le Bohrer, achetait les peaux des bêtes. Alors quand c'était la fête juive, elle faisait de ce pain sans levain, du pain azyme, mais elle nous en partageait toujours. Tous les gosses du quartier, on attendait.

(...) Après chez Schmoll, il y a le cordonnier qui est venu. Mais après il y avait le magasin, ou il y a la couture, les machines à coudre, c'était une épicerie. C'était un Kloetzli, il a tenu le Restaurant des Viviers. Après il y avait la Gasse, la petite ruelle, après il y avait des Aubry. Il y avait Madame binet qui tenait le kiosque, puis après cette vieille baraque, qui est d'ailleurs toujours là et toujours aussi vieille. La vieille ville de Delémont n'a pas beaucoup changé en somme.

Les villages des alentours se sont agrandis, et certains touchent les bords de la ville. Je vois aussi le château où nous avons été à l'école durant toutes ces années. Te souviens-tu, durant la guerre, nous recevions toujours deux décilitres de lait pour nos dix heures, dans la cour du château.\$

A côté du stade de foot, une patinoire s'est ouverte, avec un restaurant, ce qui donne plus d'animation à notre ville. Mais il y a maintenant beaucoup de circulation, jouer au ballon sur la route ce n'est plus possible.

Je termine ces quelques mots en pensant que ceci te rappelle quelques souvenirs!

Rosema

Chère Jeanne,

Aujourd'hui Delémont est plus grand, il y a plus d'usines, plus de maisons. Delémont touche bientôt Rossemaison.

(...) Maintenant il y a beaucoup plus de bruit, des gens qui rigolent, qui parlent fort et beaucoup de voitures circulent.

Je vois un peu de neige sur les montagnes, et plus haut le brouillard, mais c'est quand même très beau.

J'espère que tu viendras me rendre visite et que tu verras par toi-même tous ces changements. (Ceci dit, le château n'a pas changé avec toutes ses cheminées).

Je t'embrasse très fort,

Lucienne

[\*]

Montage réalisés à partir des textes de: Lucienne Luraschi, Rose-Marie Fleury, Ida Ludwig



Chère Françoise,

**Marguerite Berdat**

Je t'écris de Delémont où j'étais à l'école secondaire, au Château que je vois depuis ma fenêtre du Home La Promenade. Le bâtiment n'a pas changé, j'y vais me promener de temps en temps et je me rappelle de l'époque où dans les classes on était que des filles, les garçons étaient à un autre étage!

J'habitais à Courroux, on venait à l'école à pied, trois quart d'heure de marche, souvent on faisait l'aller-retour à midi! Il arrivait qu'à 10h le Cheval Blanc offre le thé. L'école servait de la soupe pendant l'hiver et de la choucroute le vendredi. On nous donnait aussi des pommes.

Les élèves venaient de tous les villages alentours, on sentait les rivalités entre ceux de la ville et ceux de la campagne. J'ai passé quatre ans dans l'école, on était 35 élèves, aujourd'hui on est plus que 8 de ma classe!

Tu te souviens du magasin Gonseth, le grand magasin de la vieille ville, derrière l'église. Aujourd'hui, il n'existe plus, il n'y a plus que des petites boutiques. Pour les grands magasins il faut aller du côté de la gare.

(...)

Beaucoup de constructions sont nouvelles à Rossemaison qu'on voit au loin, autrefois un hameau de quelques maisons.

Sur le trajet de Courroux à Delémont, c'était la campagne, il existait le Landi, plus petit qu'aujourd'hui, qui s'appelait Association agricole, mais pas d'autres bâtiments. La ligne de chemin de fer pour Courrendlin était bien visible sans maison autour. Courroux s'est aussi beaucoup construit, le terrain moins cher qu'à Delémont a attiré pas mal de monde.

Et puis oui... je retourne à ma fenêtre pour voir l'usine Smarty... je ne sais pas ce qu'ils y font maintenant, dans le temps c'était une fabrique de manteaux pour l'armée. Beaucoup de dames y étaient employées ou travaillaient à domicile pour la fabrique.

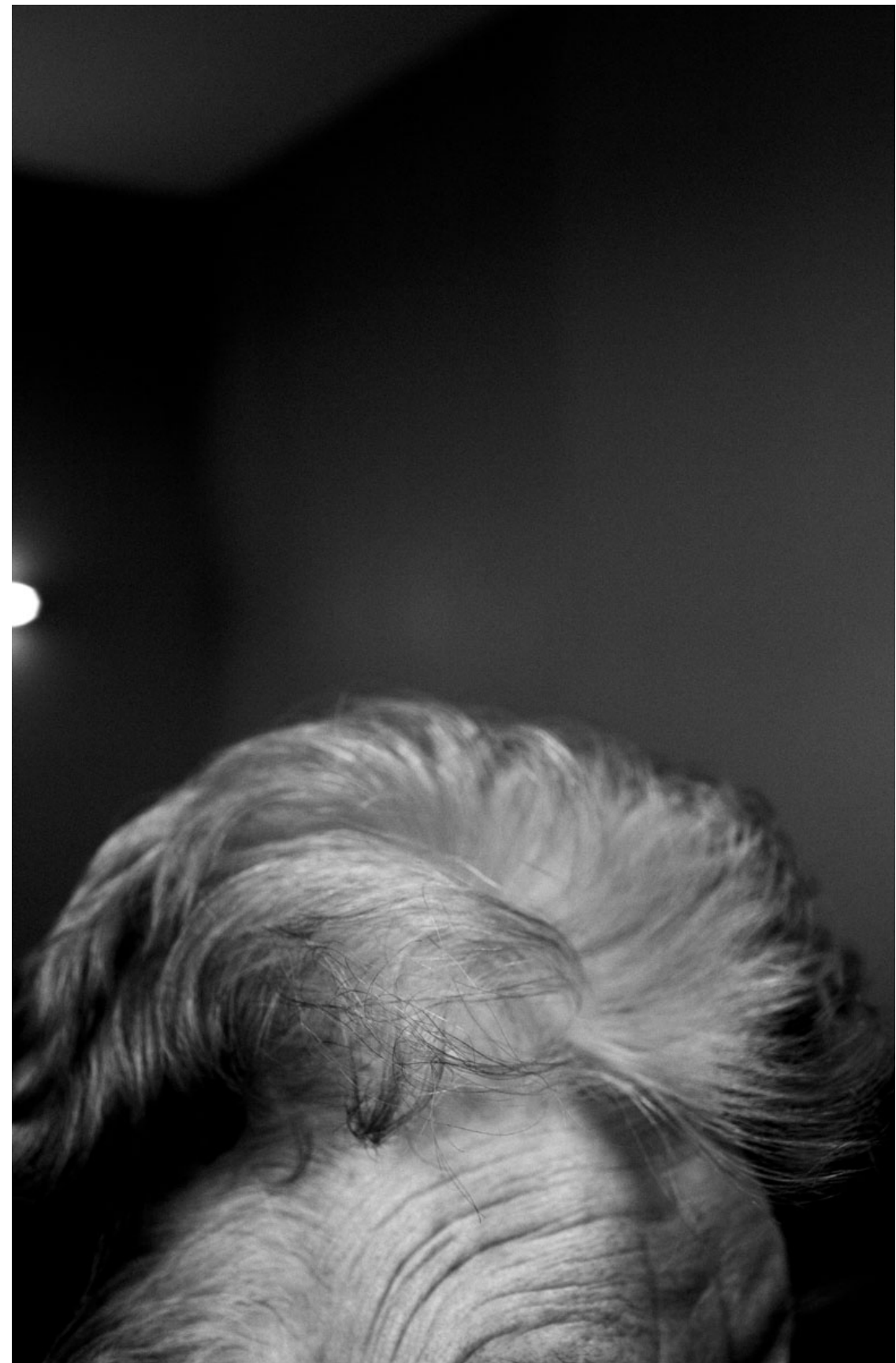
Je vois aussi qu'il y a de nouveaux bâtiments, des gros blocs gris-bleu ou blanc.

Et puis j'aperçois la Place Monsieur, qui me rappelle le temps d'école et le prof de gym qui y donnait ses leçons quand il faisait beau. Pendant la guerre, c'est aussi de ce côté qu'on entrait dans les caves en cas d'alerte aérienne... une cave qui sentait fort le vin, certains tombaient dans les pommes! Aujourd'hui, la cave existe encore, la cave Berret, mais la Place Monsieur est devenue parking...

Des souvenirs, et d'autres qui reviennent, le travail en usine à Grange, le train qui s'arrêtait partout, la surtaxe si on prenait un train direct... je pourrai t'en raconter encore et encore, mais je vais m'arrêter là!

Je t'embrasse!

Marguerite



PS.

**[\*]**

Aujourd'hui, il y a une patinoire couverte.

Les usines Smarty sont toujours là, mais n'ont plus la même affectation. Il y a un grand toboggan à la piscine, c'est là que j'ai appris à nager.

... De ma fenêtre, je vois un pont qui est nouveau et la piscine. La piscine, elle, existait déjà, mais sans les toboggans... j'ai le souvenir d'une eau sale, mal désinfectée à l'époque. Tellement sale que je n'arrivais plus à manger après!...

... La piscine, on était heureuses de l'avoir. Y avait pas encore le toboggan. Y avait trois niveaux de profondeur, le premier pour les plus petits. On parlait que de ça: premier, deuxième, troisième niveaux. Ça coûtait 10 centimes l'entrée. Quand on est quatre enfants, ça fait quarante centimes. Quand y faisait beau plusieurs jours de suite, ça faisait beaucoup pour les parents ...

... Je me souviens de mon mari. je me souviens de l'avoir rencontré à la piscine, il ne savait pas nager.

**[\*]**

**Montage réalisés à partir des  
textes de: Christa Gressly,  
Lucienne Luraschi, Rose-Marie  
Fleury, Marguerite Berdat**

# Centre d'Accueil et de Formation pour les femmes migrantes

*Fidan Göksungur (Turquie)*

*Khalida Kamaluddin (Afghanistan)*

*Crisni Kirubananthan (Sri Lanka)*

*Vicheka Mann (Cambodge)*

*Tegisti Oukbagaber (Erythrée)*

*Pavanithy Shanmugarajah (Sri Lanka)*

*Nebyat Teklebrehan (Erythrée)*

*Chandravathana Thayaparan (Sri Lanka)*

*Samane Rizai (Erythrée)*



# Mon premier jour à Delémont

## Simoni

De l'Afghanistan, je suis allée en Grèce, puis en Suisse en voiture. A Belfond, je suis restée toute seule avec beaucoup d'hommes. Les assistants, le personnel de l'asile et les policiers ont été gentils avec moi. Dans une rue de Delémont, mon fils a vu un garçon et une fille se faire des bisous sur la bouche.

## Selamawit

J'étais enceinte. J'allais à l'hôpital pour les contrôles. Je voyais les feuilles d'automne, la couleur jaune. Un jour, le Saint-Nicolas est venu au CAFF avec des cadeaux pour les enfants. J'étais encore enceinte. La neige est arrivée, en pleine journée, c'était comme si c'était la nuit. Le 19 janvier 2013, j'ai accouché.

## Vicheka

En Suisse, les femmes travaillent, elles ne sont pas à la maison. Au Cambodge, les gens vivent dehors, on peut parler.

## Chrisni, Pavanithy, Nebyat, Tegisti et Khalida

Delémont, des gens gentils et la neige  
(c'est la première fois que j'en voyais).  
Delémont, beaucoup de forêts et des transports publics.  
Delémont, des passages pour piétons et des magasins  
où on se sert soi-même.  
Delémont, huit familles afghanes qui fêtent  
ensemble le Nouvel An.  
Delémont, des gens accueillants et des trains  
(c'est la première fois que j'en voyais).





## Le marché du mercredi

### **Simoni**

C'est une leçon d'écriture. J'écris toutes les choses que je vois. Il y a une boutique qui s'appelle « Paris'Ci ». Il y a une belle veste qui coûte 79 francs. Je ne l'achète pas parce que mon mari n'est pas là.

### **Nebyat**

Chou-fleur, 4.00 le kilo. Tomates grappe d'Italie, 4.40 le kilo. Courgettes, 5.00 le kilo. Cordon bleu de poulet, 40.50 le kilo. Filet de canard, 49.00 le kilo. Il n'y a pas beaucoup de monde. Il pleut. C'est calme, personne ne crie.

### **Khalida et Tegisti**

Il pleut et il fait froid, mais cela fait du bien de prendre l'air. Il y a un magasin avec une belle vitrine qui vend des beaux habits et des décorations de table. Il y a des poissons de mer, des poissons du lac de Neuchâtel, du poisson orange [du saumon], celui que j'aime. Il pleut, pas beaucoup, ça va. Il y a un sapin de Noël qui est tombé, à cause du vent. Le soir, il y a beaucoup de vent. Ça fait bouger les plantes. Je n'ai pas beaucoup dormi cette nuit.

### **Selamawit, Pavanithy, Chrisni, Vicheka et Fidan**

J'ai vu des soldes dans la boutique avant le marché. J'ai vu un bracelet dans la boutique « Paris'Ci ». J'ai vu des tomates à 4.40 le kilo. J'ai vu une dame qui balayait quelques feuilles. J'ai vu un magasin de deuxième main qui vendait de vieux livres. J'ai vu un stand avec des salades, des poireaux, des poires, des pommes, des oranges, des épinards, des concombres, du céleri, des patates douces, mais c'est cher. J'ai vu une jeune fille distribuer le courrier. J'ai vu un stand rouge et blanc, il vendait de la viande. Ici on mange du porc, de la saucisse à rôtir. Le boucher a des lunettes et une blouse blanche. J'ai vu une petite camionnette blanche et bleue avec un gros poisson rigolo sur le toit. Ici, les poissons ne sentent pas fort. J'ai vu le restaurant « Bayerische ». Il vend des pizzas et des hamburgers.

# Mon salon

## Nebyat

Une TV, une horloge, des fleurs artificielles multicolores, un poster avec une église et des photos prises à Noël dans le salon. Sur ces photos, mes enfants ont des habits rouges et blancs, des habits de fête achetés en Erythrée.

## Chandra

Un tapis noir acheté chez Otto, une télévision 50 centimètres Sony, un canapé noir en tissu, un buffet avec quatre médailles et des coupes gagnées par mes enfants à l'école tamoule.

## Vicheka

Une télé, trop petite, j'aimerais la changer. Un canapé, je n'aime pas ses couleurs, je ne l'ai pas choisi, mon mari l'avait acheté avant notre mariage. Un tapis, trop petit aussi. Des plantes, j'en ai acheté plusieurs, mais elles sont mortes à chaque fois, je ne sais pas pourquoi. Une horloge, je l'aime bien, elle est en bois, c'est une vieille horloge suisse. Dans mon salon, il n'y a rien qui vient du Cambodge, à part des choses à manger, du poisson séché au soleil, je le ramène dans ma valise quand je vais là-bas, il y a quinze heures de vol, pas possible d'emporter plus.





## Le prénom de l'aîné(e)

### **Tegisti**

Avec mon mari, on a trouvé le prénom de Lidia dans la Bible. Il signifie: « la première fois que Dieu a ouvert son cœur ».

### **Nebyat**

J'ai une fille, Bieteliam, comme Bethléem, 12 ans. J'ai deux jumeaux, Naod et Yasan, 10 ans. Et puis encore Natan, 5 ans. Ce sont tous des prénoms de la Bible.

### **Vicheka**

Ma fille s'appelle Julia Teavy. On a regardé sur internet, on a bien aimé le prénom « Julia », mais il est difficile à prononcer au Cambodge, alors on a cherché quelque chose de plus facile pour mes parents. Voilà pourquoi elle un deuxième prénom, « Teavy », ça signifie « polie ».

### **Chandra**

Saira a 17 ans, elle est à l'École de Culture Générale de Delémont. Saira, c'est comme « Sarah », en français. C'est un hommage à Sathya Saibaba, un gourou indien. Il est décédé en 2011. Je ne l'ai jamais rencontré.

# Les dernières nouvelles du pays

## Chrisni

C'était il y a deux jours, avec mes parents, pour demander comment ça va. Le téléphone est cher, on ne téléphone pas beaucoup. Ils vont bien. Ils habitent un petit village. Maman reste à la maison. Papa fait de l'agriculture. Mon grand frère a 23 ans. Il conduit un petit véhicule. Une fois, nous avons utilisé Skype. Cela fait trois ans que je n'ai pas vu mes parents. Ma mère est venue en Suisse en 2012, quand Kachinna est née. Elle a eu froid, il y avait de la neige.

## Fidan

C'était mon frère Ali. Il vit dans un petit village près de Pazarcik, une ville grande comme Delémont. On s'appelle chaque semaine. Il a un petit magasin d'alimentation. Il me dit des mots en français: « Bonjour, bonsoir, à bientôt ». Il parle un petit peu allemand. Il a travaillé en Suisse il y a longtemps.

## Tegisiti

J'ai parlé avec maman au téléphone il y a deux semaines. J'ai pleuré parce que ça fait longtemps que je ne l'ai pas vue, presque sept ans. Elle était tombée. Elle avait mal à la jambe. Maintenant ça va mieux. Je lui parle de mes fils, de mes filles, de mon mari. Elle parle aussi avec mes enfants, en tigrina. Elle dit: « comment ça va? ». Je prends des nouvelles de ma maman parce qu'elle vit seule, sans ses enfants.

## Vicheka

J'ai appelé ma mère au Cambodge. C'est moi qui l'appelle parce qu'elle a beaucoup de temps, et moi, moins. On a parlé de nos vacances. On va aller la voir en février. Elle est très contente. Elle a dit: « C'est vrai? Waow! ». On a aussi parlé du temps: « Il fait chaud, il fait froid ». Je lui ai demandé ce qu'elle voulait comme cadeau depuis la Suisse. Elle a dit: « Non, ça va, je suis contente si tu viens, ça me suffit, je peux voir ta petite fille... mais si tu veux vraiment me faire un cadeau, j'aime bien les parfums ». On a aussi parlé du deuxième bébé, celui qui pousse dans mon ventre. Elle a demandé: « C'est une fille ou un garçon? ». J'ai dit: « On le sait mais on ne te diras pas, c'est la surprise ». Elle a dit: « Je suis ta maman, tu peux me le dire ». Mais moi, j'ai répété: « C'est la surprise ». Alors elle a dit: « D'accord, la prochaine fois, je demanderai à ton mari ».

## Nebyat

La dernière fois, c'était hier. C'était ma maman. C'était avec le téléphone, la connexion était difficile. La connexion a été coupée, et j'ai dû rappeler. J'ai pu téléphoner pour dix francs, avec la carte. Juste le temps de demander: « comment va mon frère, ma sœur, leurs enfants? ». En Erythrée, c'est très difficile, c'est la dictature. Souvent, il n'y a pas d'électricité, les aliments ne sont pas frais. Quand l'électricité est coupée, les moulins à farine s'arrêtent et tout le monde a faim. Il n'y a pas beaucoup d'eau potable. Beaucoup de gens boivent à la rivière. Mais hier, c'était la fête là-bas, la fête de la ville. Toute la famille était réunie dans la maison, pour boire le thé, le café. Dans mon pays, « boire » se dit « trashnan ».





# École de culture générale

*Mégane Brulhart  
Angelica Castaldi  
Meryl Corso  
Félicie Cortat  
Melissa Ferrara  
Marla Gafner  
Elisa Guerdat  
Sophie Jolidon  
Alyssa Juillerat  
Charlotte Kummer  
Amandine Lièvre  
Luce Maillard  
Morgane Maret  
Tania Martin Aires  
Nicolas Ponce  
Océane Québatte  
Corentin uilen*



# Gare de Delémont

08:09  
15 janvier 2015  
ciel gris et froid  
fort vent

## Nicolas Ponce

Ce jeudi matin de janvier, le soleil n'est même pas levé et le froid traverse ma veste. Disons que ce n'est pas le meilleur temps pour sortir, mais école oblige, je dois prendre mon train. Pas de train. Tout pour bien commencer la journée. On annonce qu'il circule avec un retard de vingt minutes. Il fait bien trop froid, c'est décidé, je vais marcher, tranquillement, très tranquillement. J'avance à la vitesse d'un boîteux attaché à une grosse pierre. Mon œil est attiré par des détails que, d'habitude, dans l'empressement, je ne remarque plus.

Plusieurs panneaux: «Gros Jackpot», «Swiss Loto», «Prochain tirage», «A nous les pistes», «Danger de mort», «1664». Des trains en direction de Porrentruy, Laufen et Venise. Des enseignes au-dessus des portes: «Pharmacie Plus», «Chocolaterie». Des affiches en tout genre: «Google», «Western», «Blonde, brune, rousse».

Ayant vraiment trop froid, je rentre à l'intérieur d'un café. Des murmures, un «Merci», la radio, «C'est Walter», des paroles de passants, «Quand je viens, je pense à vous», «Les salauds!», «Vous pouvez venir ici»...

Mon train entre en gare. Ces vingt minutes m'ont paru moins longues que je ne le pensais.

## Mélissa Ferrara

Une valise roule, un talon frappe le sol d'un pas pressé. Le rêve, le voyage, un miracle? Prendre la route en janvier, en plein hiver? Oser l'aventure?

De la monnaie plein les poches. Faut-il plutôt s'installer sur une terrasse au bord des pistes? Risquer l'Amérique latine? Ou s'en aller déjeuner à Sydney?

Dans cette gare, j'entends de tout, des rires, des alarmes, des moteurs, des discussions: «Elle a été tolérante avec moi», «Sérieux? Non...». Je me perds, tous ces bruits, ces trottinettes, ces voitures, tous ces moteurs, les picorements d'une perceuse, le souffle des trains qui entrent en gare, les portes qui claquent...

Dois-je réellement monter dans ce train? Prendre du temps, des minutes, des euros? C'est parti! Bonheur, j'arrive!





### Corentin Suilen

Totogoal, le foot, c'est ici. 6 numéros sur 42, c'est déjà le million. Carte cadeau Google Play disponible ici. La carte journalière Duo, profitez ensemble. En route pour le bonheur, du rêve à la réalité. Selecta, savourez ensuite. A vous les pistes! Art on Ice, partez à la conquête de l'or blanc. Faceclub to Stagebook. Cours de miracles. L'indispensable se trouve à la Poste. Il n'y a plus de Charlie Hebdo. Amplifon, les experts de l'audition. Je définis ma stratégie, les experts la réalisent, vous êtes essentiel.

### Luce Maillard

- Une feuille A4 collée sur la porte du kiosque : « il n'y a plus de Charlie Hebdo » - Le plan des zones tarifaires - Un magazine, en gros titre : « Alors que je me croyais vierge, j'ai appris que j'étais enceinte » - Un homme discutant avec un collègue : « elle ne comprend pas que sa, yauré yamai toléré ! » - « Milk décoration », « YOUNGTIMERS », « Nabilla le retour » - Le « bssssssccch » des portes du car qui se referment - Des professeurs entre eux : « on travaille beaucoup, oui ! »
- Un distributeur de « Snack Attack » - Un panneau informatif : « nous sommes ici » - Des annonces promotionnelles : « première classe, seulement 105.- » - Le « bip-bip-bip » strident des portes du train qui se referment

### Sophie Jolidon

Départ en direction de Porrentruy; un train sur lequel il est écrit « ne pas monter »; le sifflement des portes qui se referment en émettant un « bip-bip »; les billets s'imprimant par à-coups; un frein qui fait des bruits aigus sur les rails; un sifflet indiquant que le train va partir; le train qui passe sans s'arrêter, comme une rafale de vent, « tac-tac » sur les rails.

Le quai de la gare; le Selecta; un Prontophoto; des cabines téléphoniques Swisscom; un panneau « Danger de mort », « A nous les pistes », « En route pour le bonheur. Du rêve à la réalité ».

Les panneaux à l'entrée du kiosque, « 6 numéros sur 46 », « Jackpot », « Relay », « Loto express », « Cartes cadeaux »; une poubelle pour le PET; le 20 minutes; le bruit des portes qui s'ouvrent; une terrasse qui avertit que les pique-niques ne sont pas autorisés, merci; une pancarte pour envoyer de l'argent; le bruit des réfrigérateurs; une chanson anglaise. Le bruit des voitures qui passent plus au moins vite; la confiserie, chocolaterie et le tea-room Werth; une brasserie; le bar MIX; des personnes qui parlent, le bruit des pas sur le sol; le bus qui part en ronronnant, des rires; le bruit d'un sachet qu'on chiffonne; sur des panneaux : « Subaru », « La valise rouge », « Orphelins », « Des goûts et des couleurs », « Ciné Club » et « Plan B ».

**Amandine Lièvre**

«Loto express, gagner l'extra» sur un panneau à l'entrée du kiosque. Une pub écrite en grand alors qu'on a peu de chance de gagner... «Western Union» sur un panneau au-dessus de l'entrée. Je ne comprends pas ce qu'il fait là. A l'intérieur, une quantité monstre de magazines. Certains gros titres attirent l'œil. «L'illustré est Charlie», sur la première pile que j'aperçois, puis: «Mort de rire». Dans toute cette noirceur, je distingue une petite voix frêle: «7.80.-, merci bien, bonne journée!». La caissière apporte un peu de joie à un client qui part en rigolant.

Sur le quai, des écriteaux comme on peut en voir dans toute les gares: «Danger de mort», «Ne pas toucher». Une ambiance assez morbide, pas un bruit, personne sur les quais et il fait gris. Tout à coup, un bruit régulier m'intrigue. Un mélange de talons et de roulettes, sans doute une femme avec une valise. Je me retourne mais ne vois personne. Le bruit persiste. Dans mon champs de vision, je peux voir une grande pancarte des CFF: «Voyager à travers le monde grâce au CFF». Mais la femme est toujours invisible. Elle doit sûrement attendre son train et être prête à voyager à travers le monde. Je me demande bien où elle peut aller. Espagne, France, Italie, ou mieux, Amérique du sud! Le sifflement du train qui entre en gare me fait sursauter. J'ouvre les yeux, mais pas de femme à valise. Sans doute, mon imagination. Le bruit des talons? Le marteau d'un ouvrier qui retape une fenêtre au-dessus du Restaurant du Midi.

**Mégane Brulhart**

Il est tôt le matin, il fait froid, un froid qui me gèle les seules parties de mon corps qui ne sont pas recouvertes par des habits, mes mains, mon nez, mes oreilles et ma bouche. Devant la gare de Delémont, je vois des lettres, des mots, des chiffres un peu partout, les plus distincts sont assez grands et viennent directement me taper à l'œil. Du côté droit, un kiosque, «Relay» écrit en grandes lettres. Un grand nombre d'affiches, de journaux, de slogans ou même de marques, facilement repérables. Au centre, un panneau où est dactylographié en grand: «En route pour le Bonheur. Du rêve à la réalité». Puis «SBB CFF FFS», en majuscules. Du côté gauche, écrit en toutes lettres: «COOP». J'entends le moteur d'une voiture qui vient à peine de passer derrière moi. Grâce à son bruit, j'en déduis qu'elle roule lentement. Un autre son attire mon attention, un train est sur le point de partir, on entend alors le «bip-bip-bip» perçant des portes qui vont se fermer. En hauteur, encore des lettres, «WC». J'entends le grincement des rails et le bruit que font les roues lorsqu'elles passent entre deux rails, «tac-tac, tac-tac, tac-tac». Voilà, le train est parti. On entend les gens marcher, tous avec une allure différente, rapide ou lente, traînant une valise, certains à gauche, d'autres à droite, ceux qui montent les escaliers, les talons d'une femme pressée de prendre son train, un amas de bruits qui me donnent une seule et unique envie: partir, partir loin d'ici.



# Dans la peau d'un passant

**Tania Martius**

Aujourd'hui, sous la neige, je me dirige d'un pas pressé vers le Mini-Marché, magasin banal mais utile pour faire de petites emplettes. Lorsque j'entre, un léger vent chaud contraste avec la froideur cruelle de l'hiver. A l'intérieur, une douce odeur de produits frais plane dans l'air. Il y a plusieurs étalages de légumes et de fruits. Je me promène dans les rayons, regarde les différents prix et les compare. Tout est bien rangé, de sorte que chaque produit tape à l'œil. Je me promène encore et encore, puis hésite devant les tablettes de chocolat. Une fois la tablette choisie, un mouvement attire mon attention. C'est Hans, mon grand-père. Il me regarde, me fixe pendant quelques secondes avec ses grands yeux bleus, puis continue de faire ses petites courses. Il ne m'a pas reconnue. Il n'a pas toute sa tête. J'espère qu'il n'a pas oublié que je venais ce soir. En l'observant attentivement, je remarque que lui aussi se bat contre ce froid glacial. Il porte une veste de ski kaki. Il y a des gants et un bonnet dans son déambulateur. Il se déplace lentement, il a de la peine à marcher. Je ne sais pas si c'est le froid qui lui a engourdi les jambes ou si c'est la vieillesse. Papi fait de nombreux allers-retours entre les jambons et les surgelés. Il m'a l'air perdu. On pourrait dire qu'il a oublié quelque chose. Je m'approche de lui et l'entends murmurer: «Hans, Hans, rappelle-toi, est ce que tu devais prendre du jambon de Parme ou une pizza Marguerita? Souviens-toi, ta petite-fille vient ce soir. Quel est son aliment favori? C'est pas possible, j'ai oublié...». Je m'éloigne discrètement, afin de ne pas le perturber. Je sais que quand grand-père murmure tout seul, il n'aime pas qu'on le dérange. Je me dirige vers la caisse afin de payer ma tablette de chocolat. Avant de sortir du petit magasin, j'envoie un message à Papi: «Hey Papi, ce soir on se fait une pizza marguerita?:-)». J'entends la sonnerie de son téléphone, puis j'attends cinq minutes, cachée derrière une voiture. Lorsque je le vois à la caisse, une pizza surgelée dans la main et un grand sourire sur son visage, je peux m'en aller, le cœur léger.

**Meryl Corso**

De courts cheveux noirs méchés de violet se dressent sur la tête de Carol. Son visage est fin et ridé. Elle porte de discrètes lunettes aux branches violettes. Elle est vêtue d'un long manteau violet et d'une écharpe grise. La lanière de son sac à main beige repose sur l'épaule droite. Un jeans noir recouvre ses fines jambes et des bottines de la même couleur protègent ses pieds du froid.

Jeudi matin, jour hebdomadaire des courses.

Je hais le jeudi matin! J'entre dans le magasin calme, trop calme. Je regarde autour de moi: personne. Le bruit de la porte coulissante, elle se referme derrière moi. Je me dirige vers le rayon des fruits et légumes: des pommes rouges, des oranges, des carottes, des poireaux, des choux. Pourquoi n'y a-t-il jamais ce que je cherche? Désespérée, je marche en direction du rayon des produits surgelés. J'aperçois enfin des signes de vie. Deux jeunes filles parlent. Elles me regardent et rient. Je passe devant elles. Elles m'observent du coin de l'œil. Pourquoi rient-elles?

Je me dirige vers le rayon du pain. J'entends des pas réguliers derrière moi. Réguliers comme les miens. Je suis suivie. Qui me suit? Je me retourne. L'une des deux filles écrit quelque chose sur une feuille de papier. Elle lève les yeux et me fait un sourire.

**Charlotte Kummer**

C'est un matin comme les autres en Vieille Ville de Delémont. Devant la porte d'entrée du home «La Promenade», un homme attend, depuis bientôt dix minutes, habillé d'une large veste grise, d'un pantalon noir foncé et de grosses chaussures d'hiver. Cet homme s'appelle Peter. Il est venu aider son meilleur ami à débarrasser la chambre de sa sœur, décédée dernièrement. Peter était proche de la sœur de son ami. Sa disparition soudaine l'a profondément attristé.

Le vieil homme observe les flocons qui tombent du ciel. Il ferme les yeux et inspire une grande bouffée d'air. Il se souvient de son frère aîné. Cela remonte à l'époque où Peter était enfant. Lors des vacances de Noël, lui et son frère passaient leurs journées à jouer dans la neige. Ils rentraient mouillés, des pieds à la tête.

C'était le bon vieux temps. On était encore que des gosses. Le temps passe si vite, quand on y pense. Finalement, c'est un frère. J'en ai qu'un, et je n'ai pas été très sympa avec lui dernièrement...

Les jours précédents, Peter et son frère s'étaient disputés à propos d'une vieille histoire de famille. Depuis, ils s'évitent. Peter sort son téléphone de la poche de sa veste et appelle immédiatement son frère. Peter s'excuse de son mauvais comportement et lui dit à quel point il l'aime. Après de longues minutes au téléphone, les deux hommes font la paix et décident d'aller boire un verre pour oublier leur querelle et pour se souvenir ensemble du bon vieux temps.



### Marla Gafner

Sous cette neige abondante qui fond en touchant le sol, la vie suit son cours. Une dame d'un certain âge a immobilisé son imposante carrure sous l'auvent d'une agence immobilière. « Si je pouvais, je m'en irais de ce coin paumé, c'est trop perdu l'Jura ».

En l'observant plus attentivement, je remarque que sa peau est très pâle, elle porte un chapeau imposant et original. Il recouvre ses cheveux blancs qui retombent légèrement sur ses épaules. Ses habits sont foncés et amples. Chargée de deux gros sacs, elle tente d'ouvrir son parapluie rose avec des imprimés zébrés. En vain. Elle met bien trente secondes à l'ouvrir. Elle suit ensuite une ruelle pleine de boutiques. Elle s'arrête devant chaque vitrine et l'observe attentivement, comme si elle était au zoo. Sa démarche est imposante. De derrière, on dirait plus un homme qu'une femme. Elle continue sa balade d'un pas lent et s'arrête devant le Magasin du Monde.

« C'est nouveau cette boutique ? Je n'en ai jamais entendu parler... Pas de sous ce mois, continuons ! »

Quelques pas plus tard, elle traverse la route, vient dans ma direction. J'ai peur qu'elle s'aperçoive que je l'observe. Mon bloc-note peut paraître bizarre. Nos regards se croisent. Elle a de très jolis yeux bleus.

« Qu'est-ce qu'elle me veut, cette jeune fille, je ne suis pas la reine d'Angleterre, elle veut un autographe ? ».

Après avoir fait quelques mètres, elle sort de son sac une paire de gants et les enfle doucement. Même de loin, j'aperçois ses dix doigts fripés et rouges à cause du froid.

« Je n'aurais pas dû sortir aujourd'hui, je suis bien mieux avec mes matous ».

Une sonnerie retentit. Dring, dring, dring. Elle sort un téléphone de sa poche. Il est aussi vieux qu'elle. Elle répond d'une voix forte et assez grave.

- Salut Jeannette, les croquettes des chats sont sur le rebord de la fenêtre.

### Alyssa Juillerat

Beaucoup trop de rendez-vous, je ne vais pas réussir à prendre tout le monde aujourd'hui. Et la Martine qui amène son chien dans quinze minutes... Allez, j'ai le temps d'aller fumer une clope.

Pascale se prépare un café bien serré, prend son paquet de cigarettes, son cendrier et sort de son cabinet de toilette. Pas bientôt fini de neiger ? Y'en a marre !

Sa tasse dans une main, une cigarette dans l'autre, elle se tient sur le pas de porte. Elle remonte la fermeture de sa veste polaire brune. Elle regarde sa vitrine d'un air dépité. Le mois de janvier touche à sa fin et les décorations de Noël sont toujours là. Son regard cherche quelque chose de plus gai. Rien. Les rues de la Vieille Ville sont désertes. Même le café d'en face est vide.

Une jeune fille se tient derrière sa voiture. Elle observe la scène. Pascale chasse le nuage de fumée qui lui arrive dans les yeux et jure. Qu'est-ce qu'elle fout, cette gamine à me regarder comme ça ? Faut que j'aille remettre des sous au parcomètre !

Pascale écrase son mégot et va chercher son porte-monnaie. Au moment où elle s'apprête à insérer les sous dans la machine, son natel sonne. Elle fouille ses poches et le sort si brusquement qu'il lui échappe des mains et va s'écraser sur les pavés, recouverts d'une fine couche de neige. Nom d'un chien ! Elle le ramasse et répond.

C'est Madame Martin. Elle sera en retard. Son chien refuse de mettre le nez dehors.

### Annie a Marca

L'histoire se déroule dans une petite banque, près la mairie de Delémont, un matin de janvier. Au rez-de-chaussée, derrière les portes coulissantes, deux ascenseurs, un escalier, un magasin d'habits et l'unique guichet de la banque. Derrière le guichet, un homme, seul, fidèle à son poste depuis près de trente ans. Il range méticuleusement les fiches de ses clients. Après chaque feuille touchée, il se lèche le pouce pour mieux saisir la suivante. Ses cheveux blancs et courts sont irréprochables. Ses yeux fatigués se cachent derrière une paire de lunettes rectangulaires à branches blanches. Il porte un costume gris, une petite chemise noire et une cravate rouge. Ses quelques rides aux coins de la bouche attestent de sa concentration quotidienne. Mais aujourd'hui, en plein travail de tri, il entend la sonnerie de son téléphone portable, récemment acquis. Il se baisse pour le prendre sous le guichet, le regarde: « Bon dieu, mais comment ça marche ce bidule déjà? ». Avec toute la détermination du monde, il essaie de déverrouiller son smartphone. Il appuie sur les touches de côté, mais ne se sert pas de l'écran... Une vieille dame le regarde depuis un long moment. Confus, il s'empresse de s'excuser:

- Madame, je suis à vous...

### Félicie Cortat

Il neige. A vrai dire, à mon âge, je n'apprécie guère la neige. Il est difficile de se vêtir et j'ai toujours peur de glisser sur le verglas. Les cloches de l'église Saint-Marcel résonnent à travers la ville. Il est 9 heures, et comme à mon habitude, je sors prendre l'air. Il fait bon sortir quand c'est silencieux. Bon Dieu, déjà cinquante-trois ans que j'ai emménagé dans cette ruelle. Que le temps passe vite ! Avec mes vieilles jambes boiteuses, je n'avance plus. Ces opérations des hanches ne m'ont pas réussi. A travers la vitrine du Mini-Marché, j'aperçois ma vieille amie Annette. Te souviens-tu d'elle ? Elle est restée si belle. Et moi, je ne suis plus qu'une vieille grand-mère couverte de cheveux gris. Mon Oufé me fait défaut, je ne perçois presque plus le moteur de la Ford bleue et le jaillissement d'eau de la fontaine.

Nos enfants se portent bien et nos petits-enfants sont d'une génération qui m'inquiète beaucoup. Emilie m'a dit jeudi passé qu'elle aimait les filles, je ne peux expliquer ce qu'elle voulait dire par là. Luca, lui, passe ses journées avec son téléphone portable, il paraît que c'est normal, je ne sais quoi penser...

Jésus Marie Joseph, j'aurais sans doute dû mettre un pantalon plus chaud que ce Vuitton brun, taché de café. Heureusement que mon manteau noir est assez long pour couvrir mes jambes. Trente francs au troc à Bassecourt, une bonne affaire. Je ne vais plus tarder à rentrer. « Top model » n'attend pas.

La cliente le fixe d'un air amusé :

- Donnez-moi ce téléphone, je vous prie.

Un peu surpris, il lui tend l'appareil. La vieille femme le prend de ses mains frêles, avec délicatesse, puis commence à pianoter sur l'écran, comme si elle l'avait fait toute sa vie. Notre homme n'en revient pas. Elle doit avoir au moins nonante ans!

- Voyez, mon bon monsieur, là, ce sont vos messages. Votre femme vous a écrit. J'ai pris soin de lui répondre par l'affirmative. Après votre journée de travail, vous irez chercher du pain à la boulangerie... Voilà, je ne vous demande pas grand chose, juste de retirer un peu d'argent pour aller m'acheter un nouveau PC. Avec l'ancien, c'est devenu impossible de jouer à League of Legend...

### Elisa Guerdat

Nous sommes allés à l'Arsenal pour faire le portrait d'élèves en option théâtre. Nous montons au deuxième étage et, surprise, la porte grande ouverte de l'Espace Jeunes. D'abord hésitants, nous observons la salle: billard, flipper, chaises de bars, etc. Alors que nous allons partir, une jeune femme blonde nous demande ce que nous faisons là. Nous lui expliquons le but de notre projet. Elle nous emmène dans le bureau. Là, deux hommes, l'un plus vieux que l'autre.

L'endroit n'est pas très grand. Il y a beaucoup de classeurs et de fiches bleues avec des post-it roses et jaunes collés dessus. Au fond de la salle, une imprimante noire, posée sur des caissettes transparentes contenant des documents, et une photo imprimée sur une grande toile: « One Way, Broadway ». Il y a beaucoup de plantes vertes et plusieurs cactus. Les murs sont en briques blanches. Il y a une trottinette grise, la même que j'avais, enfant. Il y a aussi un panneau blanc avec des aimants et des feuilles. Juste en face, l'homme que j'ai choisi de décrire, assis sur une chaise de bureau noire. Toutes les autres sont bleues.

Je n'ai pas entendu son prénom, alors je l'appellerai Julien. Il doit avoir entre 25 et 30 ans. Il porte un pull chiné noir, gris et blanc, un jeans bleu clair moulant, des petites baskets rouges usées avec des lignes blanches. Je ne me souviens pas de la marque. Par contre, je suis presque sûre que son pull vient de H&M. Sur le dossier de sa chaise est posée sa doudoune kaki avec des parties en cuir brun. Je n'arrive pas à lire le symbole de la marque. À son bras gauche, une très belle montre noire qui doit coûter des milliers de francs. J'ai pu voir qu'il avait une ceinture fine en cuir brun.

Il se lève. Sa démarche est assez nonchalante. Il se mouche fort. Il revient, nous dit « Pardon », d'une voix très basse, calme et un peu gênée. Physiquement, il est assez grand et musclé. C'est un sportif. Sa peau noire est lisse et brillante. Il a les cheveux courts, noirs eux aussi, une petite moustache, une barbe taillée avec plus de poils aux favoris, de grands yeux dont on ne distingue que le blanc, d'épaisses lèvres rosées et des mains assez grandes.

Mon observation est soudain interrompue par un certain Mathieu qui l'appelle au téléphone pour une histoire de documents. Ses collègues discutent d'un projet sur le racisme. Il ne s'exprime pas. Il est plongé dans son classeur bleu, ses fiches et son ordi portable noir.

C'est maintenant que cela me frappe: sa voix est tout le temps douce, calme, apaisante. Julien est un peu maniéré, sans doute soucieux de son travail. Il lit, recherche, observe. Le temps passe, les collègues nous oublient, puis nous adressent la parole: « Vous venez d'où? Vous êtes en quelle année? ». Julien ne nous demande rien. Il écoute, il est attentif. C'est le genre de personnes un peu banales qu'on croise tous les jours dans la rue en se demandant si ce sont de gros fêtards le week-end ou des buveurs de vin au calme dans leur appartement...

Quand j'observe quelqu'un, je me demande à quoi il pense. J'imagine Julien parler de travail, de projets, un peu de nous. Peut-être qu'on l'embête ou que je me trompe.

Bordel! J'ai oublié de dire au revoir à Cassandra ce matin! J'me sens trop mal... Ses p'tits yeux tout ronds et pétillants, sa petite voix aigüe qui me supplie de ne pas partir travailler... Je n'ai qu'à faire comme la semaine passée: dire que je suis malade et rester auprès de mon adorable chaton.



### Morgane Maret

A l'approche du Musée Jurassien, je devine déjà, à l'angle du bâtiment suivant, mon petit magasin. Celui où, depuis bientôt quarante ans, je suis coincée. Heureusement, je n'ai pas que ça dans ma vie, mes cinq bouts de choux sont ma plus grande fierté! Mais bon, là, je me vois dans la vitrine. Toujours aussi bouboule qu'à mes vingt ans. En même temps, ce n'est pas comme si j'avais persévéré dans le jogging. Pas mon truc. Ni dans mon parcours professionnel, malheureusement. J'ai vite pris l'habitude qu'on me désigne comme «la responsable du rayon soupe». Finalement, ce tablier rouge pétant, fermé sur le devant par de jolis boutons dorés, ne me va pas si mal. J'évite de passer vingt minutes devant mon miroir à choisir comment m'habiller tous les matins. Un vrai gain de temps.

Dans la vitrine, il y a trois paquets de merveille de carnaval. Il est temps de faire l'ouverture. Quel temps de chien! Je cherche la clé dans le fouillis de mon sac. Beurk. Vivement que je mette ces vieux mouchoirs à la poubelle. La porte s'ouvre. Les rayons sont alignés et bien rangés. Les murs pâles me donnent la nausée. J'allume en vain la lumière pour donner un peu de vie à ce magasin. J'enfile mon pull bleu clair délavé, accroche mon tablier et m'en vais passer le balai. Je n'ai que ça à faire, de toute façon.

Encore un coup d'œil à mon reflet dans la vitrine. Mes cheveux brun foncé, coupés court, commencent à être envahis par de petites mèches grises. J'attrape mon natel pour prendre rendez-vous chez le coiffeur. Je reçois un message de mon amie, la dame du rayon fromage, elle me dit qu'elle aura du retard. Je l'aime bien, celle-là. Elle me ressemble même. On a la même coupe de cheveux, et avec nos tabliers de travail, il est difficile de nous différencier. C'est grâce à elle que j'ai retrouvé le plaisir de me faire jolie. Elle est aussi un peu rondouillette. Bon d'accord, pas qu'un peu. Vu qu'on est les deux divorcées, elle m'avait proposé de sortir le soir, comme du temps de notre jeune âge. On a vite abandonné l'idée et on s'est tournées vers les soirées «Meetic», bien plus appropriées. Depuis que j'y ai rencontré Bernard, je me mets tous les matins des boucles d'oreilles dorées assorties à mes boutons de tablier. Je me poudre même parfois le visage! Bernard était marié, et idiot. Contact supprimé.

Deux heures après l'ouverture du magasin, alors que je papote avec Josiane, la dame du fromage, je vois deux jeunes filles, sous les gros flocons, en train de nous observer. Ça me gêne. C'est dans des moments pareils que je me sens le plus mal à l'aise. A mon étonnement, les deux filles s'avancent et entrent, confiantes, dans mon magasin. Elles prennent chacune un jus de fruit, paient et se dirigent vers la porte. Juste avant de sortir, la jeune fille aux cheveux blonds bouclés et au rouge à lèvres rouge sang se retourne, avec un sourire sincère, et me dit: «J'adore votre coupe de cheveux, vraiment!».





### Angelica Castaldi

Je me lève du lit, grincheuse. La nuit a été agitée. Il est 8 heures 24. Dans moins d'une demi-heure, j'ai rendez vous chez le médecin. Je vais prendre une douche. Je m'habille d'un jeans noir accompagné d'un pull en laine, de couleur noire, lui aussi. Je regarde le miroir et soupire. J'ai une mine affreuse. Mes cheveux blond platine sont en pagaille. Je me maquille légèrement, pour être un minimum présentable. Je choisis mon rouge à lèvres fétiche, le rouge bordeaux, et essaie de cacher mes cernes. Rien à faire, j'ai toujours une tête à en faire fuir plus d'un. Je choisis au hasard, sur l'étagère, une paire de bottes et enfile mon manteau noir. Je regarde l'heure sur ma montre et décide de partir. Au moment de franchir le pas de la porte, je remarque une paire de lunettes de soleil noirs. J'hésite, avant de les déposer sur le bout de mon nez.

### Océane Québatte

Une camionnette jaune garée sur le trottoir, deux hommes sortent du véhicule, tous deux vêtus de gris. Sur le dos de leur veste, on peut lire l'inscription « La Poste », dans les trois langues nationales. Leurs pantalons, avec de grandes poches et de petites étiquettes jaunes, sont gris foncé, de même que leurs bonnes grosses chaussures.

Sans dire un mot, mon collègue s'enfile dans une rue à gauche pour faire une livraison. Je prends le colis qui m'était attribué et ferme la porte coulissante de la camionnette. Ah, il fait beaucoup trop froid ! Pourquoi ai-je de nouveau oublié mes gants ? Mes doigts sont en train de geler à cause de ces gros flocons. Je me dépêche. Plus vite j'aurai terminé le boulot, plus vite j'aurai du temps pour ma dulcinée. Quelques secondes après avoir déposé le paquet devant la porte, je reçois un sms : « Peut-on se retrouver pour dîner ensemble ? Alice ».

Quand on parle du loup... C'est elle ! Je suis tellement content, je ne peux pas lui refuser ça ! Il faut que je sois présentable... Je sais, il n'est que 9 heures 49, mais mon premier réflexe est de me regarder dans le miroir qui se trouve dans l'entrée de l'immeuble. Mes cheveux noirs ne veulent pas se mettre en place. Heureusement, je me suis rasé comme il faut ce matin.

Cinq minutes se sont écoulées. Dépêche-toi ! Christophe va s'impatienter. Allez, je remonte mon col et affronte le froid. Les flocons sont de plus en plus gros, je n'y vois presque plus rien. Sous l'avant-toit, deux jeunes filles se sont mises à l'abri et m'observent. Vous ne m'aurez pas ! Je vais manger avec Alice ce midi !

Christophe est déjà dans la camionnette. Il a mangé un cornet à la crème entier en m'attendant. Je lui dirai que j'ai eu des complications avec la livraison. Je regarde une dernière fois mon téléphone. Dix heures. Encore deux heures...

En sortant, le froid de l'hiver me frappe le visage, je frissonne et remonte ma capuche sur la tête. Je croise les bras sur ma poitrine et commence à marcher. La journée a mal commencé, j'en ai l'habitude. Depuis la mort de mon mari, je n'ai plus le goût de vivre. Six mois maintenant, et je n'ai toujours pas fait le deuil. Je n'étais pas prête à ça. Je n'étais pas prête à affronter la vie seule, sans lui. Je n'ai même pas eu le temps de lui dire au revoir, de le remercier pour tout ce qu'il a fait pour moi. On dit souvent que la vie, c'est un livre, un livre suprême qu'on ne peut ni ouvrir, ni fermer, quand on le souhaite. Souvent, on aimerait revenir à la page que l'on aime. Malheureusement, la page du chagrin, elle est toujours là, sous mes doigts.

Je traverse une allée bordée d'arbres et de bancs recouverts de neige. Je me rappelle que souvent, avec mon mari, nous passions ici, nous balader. Je n'avais jamais remarqué à quel point ce coin est joli. Peut-être est-ce la neige ? Perdue dans mes pensées, je reçois un message qui me fait sursauter. Je sors le téléphone de mon sac en cuir noir. C'est Dan, mon fils. Il doit me souhaiter une bonne journée, comme il le fait régulièrement. Sans lui, je ne sais pas comment j'aurais fait. Je lis le message, ce n'est pas ce que je croyais. Je relis le message, je ne rêve pas. Pour la première fois depuis six mois, je souris, d'un sourire sincère. Mon fils m'apprend que je vais être grand-mère.



# Participant - e - s libres

*Rosa Chalverat  
Cédric Dubois  
Emanuel Gogniat  
Céline Jallon-Nagel  
Nicolas Joray  
Christine Lovis  
Léane Mahler  
Joëlle Nusbaumer  
Lise Poupon  
Paola Stanic  
Nicolas Steullet*

# Delémont

## ■ ■ ■ Dans mes souvenirs

### Christine Lovis

Dans mes souvenirs, il faisait froid, et j'étais accrochée à des barreaux. Sous moi, la Sorne coulait, noire et bruyante. Le vent soufflait dans les branches dénudées. Les lumières se reflétaient dans l'eau. Noël approchait.

### Léane Mahler

La fontaine de pierre froide n'est pas lisse mais douce. (...) La place derrière grouille de monde, c'est l'effervescence la plus complète. Et pourtant tout est calme et se fait mécaniquement dans un brouhaha silencieux. (...) Un léger souffle frais du vent, balaie l'air, témoin silencieux et continu des événements.

### Emanuel Gogniat

Dans mes souvenirs, il y a une grande passerelle métallique qui enjambe le faisceau des voies. Elle relie deux parties de la ville à laquelle l'arrivée du chemin de fer a imposé un développement urbain bicéphale : le nord et le sud des voies. (...) Sur le bord, une tête de mort rappelle la puissance mortelle de l'électricité.

### Nicolas Steullet

Dans mes souvenirs, il est absolument impossible d'y commander un thé aux fruits. La serveuse tire inmanquablement la gueule et ne goûte guère l'humour grivois. Les buveurs y sont solitaires et taiseux. Les rares voix sont graves. Un bruit de tiroir-caisse perce de temps à autre l'atmosphère. Parfois, un cri de joie après le grattage d'un billet de loterie. A midi et le soir, des odeurs de pizzas surgelées se mélangent à celles de la fumée et de l'aigreur de la sommelière. On quitte souvent l'endroit avec un sentiment de tristesse. On se dit que c'est glauque mais que c'est tout de même drôlement jouissif d'y commander un thé cerise-melon.

### Léane Mahler

Dans mes souvenirs, c'est plus qu'une fontaine. A chaque fois que je passe devant je ne peux m'empêcher de ressentir ce même malaise.

Je revois au-delà de la simple image devant mes yeux, une autre réalité, comme superposée à la première qui se présente devant moi.

Des poissons tournent en rond dans l'eau glacée de la fontaine, ouvrant et fermant mécaniquement leur bouche, se chevauchant, s'entassant les uns sur les autres, déjà à demi morts. Cette vision que je trouve cauchemardesque m'a bouleversée. Je trouvais injuste et triste de les laisser là, condamnés à une mort certaine.

De la mélancolie et de la tristesse, voilà ce que m'évoque ce souvenir.

J'ignore pour quelle raison c'est cette fontaine-là, précisément, qui me fait cet effet. Et pourtant, cette fontaine qui fait face à la gare, n'a jamais contenu de poissons, contrairement à celles de la Vieille Ville.

Peut-être est-ce à cause du poisson sculpté dans la pierre grise de la fontaine que j'ai longtemps pensé avoir vu des truites nager dedans.

J'ai donc le souvenir d'un événement pour lequel n'est pas associé le bon lieu.

C'est pourquoi ce lieu me touche.

### Christine Lovis

I. Les arbres nus se sont endormis, malgré les bruits des autos. Elles passent, et repassent. Comment peuvent-ils dormir ? Les arbres sont là, face à la Sorne, à ses lumières. Non ce n'est pas Paris. Les corbeaux maintenant. Voitures, voitures, voitures. Les bruits de la Nature, les bruits de la Ville, les bruits des gens. Ils parlent au téléphone. Aah ! un bar, vide. Je ne peux même pas voir les couleurs des autos. Elles sont sombres. Comme les eaux de la Sorne. Les réverbères diffusent une lumière jaune. Corbeaux, autos, rivière. Tout ça bavarde. (...) Une voiture blanche s'arrête. Un homme sort et allume une cigarette. Il n'est pas rasé. On entend à nouveau des corbeaux. Derrière moi, la Sorne coule toujours.

II. Salut, me revoilà !

Ton odeur n'a pas changé. Tu sens toujours bon...

Comme un goût de liberté. Oui, tu sens la rivière qui coule et s'en va au loin, tu sens le vent qui a joué avec les feuilles mortes.

Tu es belle... Je le devine à tes mouvements fluides, ronds. Tu te déplaces avec une musique que moi seule entends, comme dans les livres.

Ah, ta musique ! Tu chantes encore, comme avant, avec une voix profonde. Je n'ai pas oublié ta voix.

Je t'écoute... Parle-moi, calme-moi, endors-moi.

Il est tard, je marche à tes côtés.

Je ne te vois plus, mais je sens ton âme qui bat au rythme de ton courant. Je suis revenue.



**Lise Poupon**

Demain, elle flânera sur cet amas de pavés  
 Ils résisteront aux enjambées et déhanchés  
 Foulés par les pas  
 Souillés par les âges  
 En deçà un cornet en plastique s'agrippera farouchement  
 Au rivage

A califourchon entre deux rives  
 Elle fera le pont  
 Comme lui

Demain, elle traînera sur ce sommet  
 Ses pensées dégoulineront  
 Mouillées par le souvenir  
 Délavées par la crainte  
 En deçà le cornet se cramponnera encore  
 Au désespoir

Figée sur sa crête  
 Elle laissera couler l'eau sous le pont  
 Jamais il n'a finira par céder

Demain, elle cessera de songer  
 Il faut bien faire avec et couper tous les ponts  
 Alors, elle risquera une traversée et cassera son talon

Demain, l'amour, cette salope,  
 passera en se tordant la cheville.

■ ■ ■  
**Sur la passerelle  
 de la gare.**

**Emanuel Gogniat**

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze.

Le replat. Une voiture à ma droite. A l'entendre, le moteur est en surrégime.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze.

J'y suis. Epuisé.

Vent et pluie fine sur mon visage. En contre bas, on ouvre la porte d'un véhicule. Bruissement de plastic. Des sacs tombent, probablement dans le grand container de recyclage. C'est ça! J'entends la presse qui compacte les déchets. Craquements. L'échappement rond d'une Subaru. Un bus ralentit et prend le virage. Claquement de porte. Un train entre en gare. Un bus.

La passerelle est longue, quatre-vingt pas, peut-être cent, voire plus. A plat, je ne compte plus mes pas.

Un coup de klaxon se distingue des bruits parasites. Probablement un piéton qui se paie le luxe immense de traverser la rue sans prêter gare au trafic. Quelqu'un approche en face de moi, petits pas saccadés et pointus inconnus.

La passerelle est longue. A plat, je ne compte plus mes pas. Depuis longtemps, chacun d'eux est un effort. Depuis peu, c'est une aventure hasardeuse, un danger. A ma droite, la main courante est un fil d'Ariane, bienvenu mais terriblement glacé, qui soutient ma progression à tâtons.

Cette passerelle est vraiment longue. Je n'en vois pas le bout.



**Rosa Chaverat**

I. Pour certaine personnes ce n'est qu'un lieu de passage, elles ne s'attardent pas.

Au son des pas des souliers, des roues, des gestes, aux mouchoirs, des bagages, il voyage.

Il a changé d'aspect et de couleur avec toutes les années qui se sont envolées

· Ces murs de pierres peuvent nous raconter l'arrivée des wagons, tirés par de grosses locomotives à vapeur d'abord, puis de l'automatisation des train.

Des sifflets retentissants et des signaux que l'on bougeait à la main, dans un mouvement habile des plaques métalliques qui nous indiquaient les destinations.

Le chef de train en chef de gare aux ouvriers de maintenance, tous vous raconteront une histoire différente de ce lieu.

Cela a été aussi des au revoir en pleurs, de ces dames qui voyaient partir au loin leurs maris leurs fils & les fiancés, à la fameuse guerre

· Combien en sont revenu amochés, blessés, meurtris ?

Des au revoir plus gais aussi par ce qu'il faut aller plus loin, prendre d'autres moyens de transport

· Des enfants qui crient ; qui chantent leurs vacances, leurs balades

· Ou simplement parce qu'ils aiment les trains qui les font voyager et rêver. Des yeux se mettent à briller.

Et enfin, il y a toutes ces retrouvailles de tous ceux qui reviennent, qui la nous donnent; des baisers sonnans, des cris de joies, des "Salut " à tue-tête...

Ho, qu'il est beau cet hall...!

II. 18 h 50. Devant les portes vitrées automatiques, une voiture de poste vient de passer.

(...) Dans le hall d'attente, une odeur de café, de cigarette me chatouille les narines. Quatre bancs sont occupés. Un monsieur lit. Une dame parle à son portable. L'autre monsieur renifle, les mains dans ses poches.

Des sons de musiques s'envolent du bar attendant, je crois reconnaître cet air entraînant de la Compagnie Créole. Un brouhaha en sort, car la porte automatique s'ouvre. La musique sort un peu plus fort du haut parleur. L'aiguille de la montre vient de bouger.

L'écran de l'appareil digital s'allume et diffuse sa pub.

Sur le quai, une personne fait les cents pas, il me semble qu'elle a un peu froid.

(...)

Un musicien habillé d'un grand manteau fait son entrée, il a déposé sa cigarette dans le grand cendrier gris argenté, son instrument couché sur son épaule. Je reconnais une cornemuse. Le titre du livre sur fond noir m'apparaît partiellement: Léon. Deux jeunes se tapent sur l'épaule et s'en vont.

La dame feuillette sa revue. Une autre approche et s'installe sur le banc entre le monsieur qui lit et celui qui renifle, et tire de son sac un sandwich.

Les portent s'ouvrent elles laissent passer trois personnes donc deux se parlent, qui ne vont que traverser le hall.

Une bande de jeunes encapuchonnés passe sur le quai.

Les cars postaux s'appêtent à partir, j'entends les mise en routes des moteurs. Une voiture blanche prend un passager et s'en va.



■ ■ ■  
**Regards croisés  
 sur le Pont  
 de la Maltière**  
**13.01.2015**

[\*]

Une personne assise sur un cube en ciment écrit.  
 2 femmes passent. bruit de la rivière.  
 odeur de cuisson de viande  
 Voitures qui passent à gauche  
 Lumières au parking Migros  
 Des corbeaux dans la nuit, dans le ciel, qui croassent.  
 le bruit de l'eau est irrégulier.  
 Voitures qui passent à gauche, à droite – pas de canard!?  
 Voiture blanche, noire,  
 Un homme, un homme avec téléphone – il va dîner à 21 heures, puis il parle d'hôpital  
 La bonne odeur a disparu

Talons entendus. Voix: «tac, tac, tac.» Talons disparus.  
 Une femme au bonnet écrit, regarde, écrit, regarde, écrit, regarde, écrit, regarde, etc.  
 Un homme, les mains dans les poches, me dévisage. Moi aussi. Envie d'être cachée.  
 Un sac en plastique blanc se remplit de vent et se retourne. Accident.  
 Très vide, un bus halète à grande vitesse.  
 Un téléviseur passe du bleu au noir au rouge au bleu.  
 Un homme s'arrête en bas du pont et regarde sa main. Un appareil photo me fixe.  
 Voix: «Je peux te demander de regarder en bas.» Deux têtes baissées. L'homme à la main franchit le pont.

Bus, les arbres sont dépouillés  
 les fenêtres sont partiellement allumées  
 la lumière s'éteint  
 la cloche. Il est 19:00  
 à gauche, des voitures  
 à droite c'est calme  
 le vent agite les branches du saule pleureur  
 la lumière rouge du parking se reflète dans la rivière  
 la lumière jaune du lampadaire se reflète dans la rivière  
 bruit de moto à droite  
 Le bruit de la rivière m'apaise

Un papillon fait des rondes de nuit devant le lampadaire.  
 Les cloches de l'église se balancent. Voix: «Klong, klong, klong.» L'oiseau, oui oui un corbeau, par période croaquète.

Une feuille frémit sous le vent. Quelques autres l'imitent. Copieuses.  
 Un courant d'air trépassé.

Un homme, une femme passe

Au lointain, un bus ronronne.  
 Un homme aux pantalons qui frottent passe devant moi, il téléphone.  
 Voix: «J'ai pas l'habitude».  
 L'eau coule en faisant des clapotis, elle, elle a l'habitude.  
 Une femme franchit le pont, une oreille farcie d'un écouteur, l'autre évidée.  
 Une voiture blanche passe phares allumés.  
 Une voiture noire passe phares allumés.  
 Répétition du même schéma automobile.

Le bruit de la rivière devient plus fort. Bruit de moto  
 Un sac en plastique se déplace.

Un sac en plastique blanc se remplit de vent et se retourne. Accident.  
 Très vide, un bus halète à grande vitesse.  
 Un téléviseur passe du bleu au noir au rouge au bleu.

Un homme s'arrête, regarde son téléphone.  
 Voitures à gauche, bus qui passe  
 Mon regard accueille la rivière  
 bruit de téléphone  
 lampadaire à gauche, à droite  
 la lumière est suspendue à un câble  
 une lumière clignotante dans le ciel  
 une voiture qui parque à ma droite

Une voiture noire klaxonne. Un téléphone sonne.  
 Quelques feuilles passent sur le goudron phares éteints.  
 Mes yeux balayent l'espace.  
 Rien.  
 Les oiseaux se cachent pour mourir dit-on. Et les gens?

[\*]

**Montage réalisés à partir des  
 textes de: Irène Béatrice Wyss  
 (colonne de gauche) et Lise Poupon  
 (colonne de droite)**



## Smart faune

### Cédric Dubois

Il est 19h51 je suis à Delémont Jura Suisse, le mardi 12 janvier 2015, la gare est derrière moi.

Devant moi, une terrasse, une grande vitrine avec une enseigne couleur bonbon, à la sonorité un peu germanique, « Werth », qui affiche confiserie, chocolat, c'est un tee room. A cette heure ci, il est vide. Deux employées terminent encore des rangements et comptent la caisse de la journée. Toutes les chaises sont remises bien en place pour accueillir les clients du lendemain.

Des décorations de Noël, boules, cloches et étoiles sont encore là et croiseront peut-être des lapins de Pâques et d'autres cloches. Je n'aime pas trop les cloches, sauf celles des vaches.

Une femme passe juste devant moi, elle est très fâchée et crie : Saint charognard de merde! Un homme la suit, il porte des cartons à pizza. Une musique latino cubaine renforce l'ambiance, un chien aboie et quelques voitures passent. La femme continue à s'exprimer par des cris : C'est encore un sale suisse qui critique les étrangers! Son bonhomme la suit et porte toujours ses cartons à pizza. Une voiture s'arrête, une personne ouvre la portière, elle dit : Bonsoir, ça va? Elle entre, claque la portière et la voiture démarre.

Les portes automatiques du tee room s'ouvrent et les employées s'échappent du lieu. Une d'elle a un gros carton à pâtisserie, elles vont vers la gare où un musicien joue de la cornemuse. Le son nasillard de son instrument envahit la place, le bruit des automobiles disparaît et une mélodie style scottisch donne l'impression de lier l'espace et le temps. Des curieux s'arrêtent et sortent leur smartphone pour voler cet instant. Un homme passe, sa démarche est vive, il a des oreillettes enfoncées, mais observe tout de même le musicien, les yeux écarquillés. La musique s'arrête, une personne dit : Bravo!

Un autobus passe bruyamment. Une odeur de kebab flotte dans l'air. Le salon de thé est complètement vide, seul un décor faussement végétatif demeure et tente d'embellir ce lieu vide...

Une nouvelle musique vient encore du bar, café et cocktail. Army dreamers dit une chanteuse sur une mélodie douce, c'est Kate Bush. Une voiture s'arrête encore. Cette fois, son moteur s'éteint, mais son clignoteur continue à marquer un rythme. Un homme marche lentement avec un carton à pizza lui aussi. Un autre parle avec son smartphone qu'il tient en face de son visage. Le bus 17 passe, il est moins bruyant que le précédent. Les chaises de la terrasse Werth écrit en rose sont en plastique mauve transparent. Elles sont rangées par trois autour des tables. Deux hommes se sont arrêtés et l'un dit : Je suis ami avec lui sur facebook.



■ ■ ■  
**Entre  
 ciel et  
 terre**

**Lise Poupon**

Un corbeau à voix haute : « Croa, croa, croa. »  
 Une voiture à haut-parleurs : « Bam, bam, bam. »  
 A quarante ans, acouphène assuré.

Une fille au gros sac passe.  
 Une fine sculpture en forme d'escalier stagne.

Un homme à l'écharpe leste court  
 (pourquoi est-ce qu'il ne la noue pas ?)  
 Une femme au manteau noir marche, téléphone à  
 l'oreille (ça, ça ne change pas.)

Mon stylo me lâche, je grelotte, farfouille, en trouve un  
 autre qui péclote. Mes doigts s'agrippent lamentable-  
 ment à mon carnet, point d'ancrage éphémère.  
 Les branches du saule vacillent sous le vent.

J'ai l'impression d'avoir tout à coup choppé  
 l'écriture de ma grand-mère.  
 Un homme passe en doudoune noire orangée  
 (j'aimerais la lui chopper).

Les lampadaires soigneusement alignés  
 me semblent une source de chaleur inatteignable.

Toujours du mouvement malgré le temps.

Je tâche mon cahier (est-ce que j'arriverai à me relire ?)  
 Tout est détrem pé, je ne peux plus m'asseoir sur le cube  
 en béton qui a pris une allure gris foncé.

Un gobelet en plastique, moitié vide, moitié plein, est  
 posé sur le muret juste à côté de moi.  
 L'eau est partout.  
 Un homme qui sifflote passe. Il y en a qui aime la flotte.

Les bords du pont sont gelés. Plus que moi.  
 Je crois perdre le petit doigt de la main gauche.

Une femme à la cigarette passe. Ca brûle pour elle.

Des tâches noires apparaissent sur toutes les pages.  
 Des gouttes menues tombées du ciel.

Je choppe fébrilement mon iPhone. Alléluia 19:30!  
 Je peux enfin enfiler mes moufles divins!

Et là, stupeur, un homme passe en disant :  
 « Allahou Akbar. »  
 Plus loin, une femme ramasse la crotte de son chien.

Entre ciel et terre.



## ■ ■ ■ Dans un café. 20 h

**Nicolas Steullet**

Je m'installe dans le compartiment fumeurs.

«Tu vas dessauler ailleurs! Tu nous emmerdes!» Une femme engueule violemment un homme. «J'ai pas ma gueule dans ma poche, moi!»

Je commande une Suze. Je bois et avale un bout de glaçon.

La serveuse parle italien avec un client. Elle tente de calmer le jeu: «Faites l'amour, pas la guerre, comme on dit.» Un homme entre avec deux cartons de pizza. Il s'assied à côté de moi. Sur la table, deux mégots écrasés dans le cendrier. La femme se calme. Elle est entourée de six hommes. Elle ne supporte pas qu'on critique les étrangers. Elle s'est énervé parce qu'on a critiqué les étrangers.

Un homme ivre marmonne dans un coin.

La femme parle de gifler quelqu'un et recommence à se monter la tête. A part elle et sa victime, les hommes sont silencieux. L'un d'eux tente de détendre l'ambiance en vain. La femme se lève et s'en va, elle est suivie d'un taiseux qu'elle appelle «chouchou». La victime lance une pique à chouchou quand il sort et chouchou réagit enfin en lançant un «ta gueule» tonitruant. Chouchou porte toujours ses cartons de pizza. La victime semble en fait être le chef de la bande. Il boit un pastis ; les autres hommes boivent du vin.

Tous les taiseux quittent la salle.

Je me retrouve seul avec le buveur de pastis. Il me parle. «Les Portugais c'est de la merde. Ils vont aux putes.» Il me traite de nègre. De nègre qui écrit, précise-t-il. «C'est les Italiens qui ont créé ce bordel.» Il remarque que j'écris ce qu'il dit. «N'ai pas peur avec moi.»

Je lui parle pour qu'il ne me lise pas. Je lui avoue que ma grand-mère est italienne. Un homme entre et me sauve la mise en se mettant tout de suite à se fâcher avec le buveur de pastis. Ils se mettent à parler d'écriture de devis, par associations d'idées.

Le buveur de pastis veut savoir ce que j'écris. Je lui ment. Il insiste. Il me donne son nom et son domicile et me recommande de mettre un doigt dans le cul d'une certaine personnalité politique.

Il s'assoit à côté de moi. Il me rappelle que je suis un nègre et se met à me dicter sa biographie.

«B..., Martial  
né le 13 / 12 / 52  
marié à B..., Gaudi  
inscrit au parti socialiste  
habite à Genève  
Docteur en droit  
ami avec tous le staff de Genève  
ami de tous les notaires  
et les avocats de cette république  
ami avec toute la pourriture de Suisse  
j'ai eu connaissance des tribunaux  
arbitraux et tutti quanti  
j'ai eu connaissance de la complicité  
de tous les juges et leurs partis  
et j'ai appris que mon épouse  
[...]  
j'ai quitté ce putain de canton»

## ■ ■ ■ Dans un café. Même lieu. Plus tard.

**Nicolas Steullet**

La serveuse a changé. C'est une actrice française.

A nouveau, six hommes et une femme. J'ai regardé la femme trop longtemps dans les yeux alors elle m'a dit bonjour. Chouchou est assis en face d'elle. Je ne sais pas si c'est le même chouchou.

On m'a servi encore une Suze. La nouvelle serveuse a vidé le cendrier mais il reste une cigarette à l'intérieur. Je me suis muni d'un paquet de cigarettes pour justifier ma présence. Les conversations sont trop intenses. J'ai mal. Je ne comprends rien. Ça ne m'intéresse pas trop.

Comment est-ce possible que mon verre soit déjà vide? Je regarde avec méfiance mon voisin de gauche. C'est le buveur de pastis. Je ne me souviens plus de son nom. Il ne se souviens plus de mon visage. Il regarde mon carnet je crois.

Je n'ai pas envie d'engager la conversation. S'il me parle, je fais semblant d'avoir une extinction de voix. Il me parle. Je fais semblant d'avoir une extinction de voix. M'a-t-il entendu commander à voix haute?

J'ai envie de partir. Quelqu'un m'offre un verre. Je reste.

Tous les clients fument, à part moi. Les mégots rougissent régulièrement. Mon paquet de cigarettes a disparu.

Je n'ai pas envie de respirer dans la fumée.

Je n'ai pas envie de boire de l'alcool.

Je ne me sens plus du tout héroïque.

Je pense un peu à ma mère.

Je n'arrive pas à m'intéresser aux fumeurs. J'ai mal.

Une femme dit que son père devient «gaïouf».

Un homme ne touche plus l'AI.

Un autre n'a plus assez d'argent pour payer ses employés.

Un autre parle de putes et de leurs synonymes.

La femme ne veut pas préparer à manger.

Un portable sonne. C'est le buveur de pastis. Il conclut la conversation: «Demain, c'est l'enterrement de l'enculé.»

■ ■ ■  
**Sur un trottoir.  
 Température froide,  
 climat humide.**

**Cédric Dubois**

Un homme passe, il me regarde, je le regarde, il s'arrête, nous nous regardons. Il sort un objet de communication et le regarde, moi aussi.

Une femme passe, lâche son objet qui produit du feu (à répétition) par terre; elle se baisse pour le récupérer, son souffle serré fait ahhhhh... au moment où elle s'accroupit.

Une femelle en laisse passe, elle me renifle. Son amie humaine la tire et lui dit : tu viens Minette ?

(elle n'est pas attrayante)

Deux hommes s'arrêtent, l'un deux a un objet condescendant dans sa bouche et de la fumée en sort.

(Les humains aiment ces petits tubes, même s'ils sont nauséabonds) Il le jette dans ma direction.

Un homme passe encore avec un congénère drôle, il le tire violement et il me lance un regard noir, il dit pfouiiii!

(est-ce son nom?). Mon semblable m'ignore.

Une femme passe, elle s'arrête et pointe son doigt vers moi, elle me dit : ça mouille!

(elle a l'air sympa, mais elle repart en rigolant)

(...) Une femme passe, elle porte un paquet qui contient du PQ (comme ils disent), couleurs abricots. Un semblable est en photo sur l'emballage, c'est Hakel, une star de la pub.

La femme me regarde, je la salue et elle grogne quelque chose.

Un gros objet roulant passe.

(Il est plein d'hommes et de femmes, personne ne m'a regardé cette fois)

Un petit vent très frais me fait frissonner, je suis de plus en plus mouillé.

Les portes automatiques du magasin s'ouvrent; une odeur chocolatée vole jusqu'à ma truffe, une femme sort, les portes se referment. Elle me regarde, je la regarde, elle passe.

(...) Je l'attends toujours, mais il ne vient pas.

Deux flammes chauffent un espace où quelques personnes sont regroupées avec de petits tubes.

Deux passants se protègent de la pluie sous un objet, la femelle dit : c'est vrai!

Le mâle ne répond pas. J'essaie de les suivre, mais je suis toujours attaché.

Je pense qu'il ne reviendra plus.

(C'est pas grave, on ne se comprenait pas)



■ ■ ■  
**Place de la Poste 1**  
**13 Janvier**  
**2015 19 h**

**Claudine Donzé**

Une cornemuse au loin, un taxi passe, un bus no 1 à l'arrêt, une camionnette «Vigo Frères», bleue avec une échelle sur le pont, place no 8. Une voiture stationnée, blanche, plaques françaises place no 7. Le bus no 1 démarre. Un monsieur passe, 2 sacs plastiques au bout des bras, veste noir, il s'arrête, il regarde la vitrine des jeans, a un air harassé, traîne les pieds ...  
 1 vélo blanc stationné.  
 Vigo Frères s'en va, accent du sud, vif échange entre les deux «frères?», suite d'une dispute de bistrot?

La place no 8 est libre.

Une dame passe sac brun en bandoulière.  
 Un mec jeune passe, coupe afro.  
 Des voitures a, rouge, noir, re-rouge ...  
 Une dame passe, clope et porte deux sacs.  
 Un 4 x 4 bleu, place no 6, un monsieur arrive, rentre dans la voiture, il peine, la portière est coincée avec la voiture voisine (la blanche, française), il réussit à entrer ... il démarre.

La place no 6 est libre.

Une voiture bleu, style kangoo, prend la place no 6, personne ne sort ... ah si, une dame et 1 handicapé ... prends ton sac! Non j'ai pas de sac.

Place no 8, une voiture stationne, une fille, jeune au volant, un enfant sort, non deux ... la fille reste à l'intérieur, les enfants reviennent, elle démarre.  
 Arrivée d'un bus - course de service, ne pas monter.  
 1 fille passe cheveu long frisé, jeans. Me dit bonsoir!

La place no 8 est libre.

■ ■ ■  
**Au bout**  
**de la passerelle,**  
**à l'ouest de la gare.**  
**18 h 50**

**Emanuel Gogniat**

Deux feux rouges s'éloignent dans un grincement en direction de Porrentruy. Tout occupée à une conversation soutenue en arabe, une femme passe. Rumeur routière ininterrompue alentour et bruit de bus. La gare est un grand cœur qui bat au rythme des correspondances, comme par vagues régulières.

(...)

En bas, sur le trottoir cabossé, le tac-tac-tac d'une valise à roulettes. Quatre lampadaires éclairent d'orange l'assemblage industriel de tôles. Le cinquième est en panne. Subitement, l'éclairage du champ de manœuvre s'éteint.

(...)

Le passage est maladroitement tagué et surmonté d'un grillage de protection. Une plaque jaune indique le danger de mort.

Une silhouette élancée passe légèrement. La rumeur routière persiste. Une guirlande serpente irrégulièrement sur la route de contournement. Un air de musique lointain pourrait être de la cornemuse. En bas, un pas lourd et maladroit.



# Biographie des intervenants

## Antoinette Rychner ♦ écrivaine

Antoinette Rychner, née en 1979, résidant dans le canton de Neuchâtel, est diplômée de l'Institut littéraire suisse à Bienne. Son écriture s'ancre au théâtre mais elle publie aussi des récits. Parmi ses pièces montées et publiées on trouve: L'Enfant, mode d'emploi; De mémoire d'estomac (Lansman, 2011); Intimité Data Storage (Les Solitaires Intempestifs, 2013). Ses récits publiés s'intitulent: Petite collection d'instant-fossiles (L'Hèbe, 2010), Lettres au chat (D'Autre part, 2014). En janvier 2015 paraît son roman Le Prix, chez Buchet Chastel.

## Blaise Hofmann ♦ écrivain

Né en 1978, et vivant à Lausanne, Blaise Hofmann a collaboré pour divers journaux, enseigne la littérature au gymnase de Burier (VD) et donne des ateliers d'écriture à l'Institut littéraire suisse, à Bienne. En 2006, il publie Billet aller simple (Editions de l'Aire), distingué par le prix Georges Nicole. En 2007, paraît Estive (éd. Zoé) qui obtient le Prix Nicolas-Bouvier 2008 au festival des Étonnants Voyageurs de Saint Malo. En 2008, il fait le tour de la Méditerranée, alimentant une chronique pour le journal 24 Heures, puis publie le tout dans un livre intitulé Notre Mer (éd. Aire). Il sort cette même année son premier roman, L'Assoiffée (éd. Zoé).

## Augustin Rebetez ♦ photographe

Etudes à l'Ecole de photographie de Vevey, diplôme professionnel supérieur en photographie en 2009. Nombreuses expositions collectives et personnelles (en Suisse et en Norvège). Il gagne plusieurs prix pour ses courts-métrages. Lauréat des Portfolio Review des Rencontres d'Arles en 2010, lauréat du 14e Swiss Photo Award 2012. En 2013, il gagne le Grand Prix international de photographie de Vevey.

## Chloé Donzé ♦ graphiste

Née en 1982 à Saignelégier, diplômée de la Haute Ecole d'animation socio-culturelle à Lausanne / CH, puis cours préparatoire/Vorkurs de l'école d'art visuel à Biel/Bienne. Elle obtient son CFC de graphiste de l'école d'art visuel à Biel/Bienne /CH en 2012. Elle effectue un stage de 5 mois dans le studio Guerilla Grafik à Berlin /DE. Elle est graphiste indépendante depuis le début 2014 et réside en partie à Munich.

## Association Les Assortiments

Basée à Saignelégier, l'association a été créée en 2010. Elle a pour but de gérer différents projets culturels sur mandat (Festival de bistrot, Versants Littéraires, Séminaire Serpent, Médaille d'Or de la chanson) et notamment l'organisation de la Semaine de la langue française dans le Jura, en collaboration avec Cours de Miracles. L'association soutient administrativement quelques artistes dans le domaine de la chanson. Claudine Donzé en est la responsable.

## Fondation Cours de Miracles

???

# Nous souhaitons chaleureusement remercier

## Les participantes de la Résidence du Home de La Promenade de Delémont

Marguerite Berdat  
Nelly Erard  
Rose-Marie Fleury  
Georgette Gédât  
Christa Gressey  
Annie Mercay  
Ida Ludwig  
Lucienne Luraschi († le 4 mars 2015)  
Sœur Dorothée Lovis  
Yvonne Vuillemin  
**Et les animateurs**  
Carmen Vallat et Nicolas Ludwig

## Les participantes du Centre d'animation et de formation pour femmes migrantes à Delémont

Fidan Göksungur  
Khalida Kamaluddin  
Crisni Kirubananthan  
Vicheka Mann  
Tegisti Oukbagaber  
Pavanithy Shanmugarajah  
Nebyat Teklebrehan  
Chandravathana Thayaparan  
Samane Rizai

## Ainsi que l'équipe du CAFF

Sylvie Baume  
Jeanne Beuret  
Séverine Crelier

## Et les enseignantes bénévoles :

Françoise Toth  
et Lucienne Unternaehrer

## Les élèves de l'Ecole de culture générale de Delémont

Annie A Marca  
Mégane Brulhart  
Angelica Castaldi  
Meryl Corso  
Félicie Cortat  
Melissa Ferrara  
Marla Gafner  
Elisa Guerdat  
Sophie Jolidon  
Alyssa Juillerat  
Charlotte Kummer  
Amandine Lièvre  
Luce Maillard  
Morgane Maret  
Tania Martin Aires  
Nicolas Ponce  
Océane Québatte  
Corentin uilen  
**Et leur enseignante**  
Mme Droz-dit-Busset

## Les participantes et les participants de l'Atelier Libre

Rosa Chalverat  
Cédric Dubois  
Emanuel Gogniat  
Céline Jallon-Nagel  
Nicolas Joray  
Christine Lovis  
Léane Mahler  
Joëlle Nusbaumer  
Lise Poupon  
Paola Stanic  
Nicolas Steullet

## Les auteurs

Antoinette Rychner et Blaise Hofmann

## Le photographe

Augustin Rebetez

## Les comédiens

Norina Messer et Antoine Le Roy

## Les partenaires médias

Le Quotidien jurassien

GRRIF

Radio Fréquence Jura

## La correctrice

Joselyne Perdreau

## La graphiste

Chloé Donzé

## Et un remerciement tout particulier à

Amandine Waller, stagiaire Eurodyssee

qui a mené ce projet avec entrain!

**JURA CH**  
RÉPUBLIQUE ET CANTON DU JURA



Fondation  
LOISIRS-CASINO

ROTARY CLUB  LES RANGIERS

Cours de  
français

FONDATION  
JAN MICHALSKI  
POUR  
LITTÉRATURE





